

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1886

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mardi 9 février 1886, à 1 heure

Par Louis PÉLÉGRY

Né à Médéah (Algérie), le 13 janvier 1861

DE L'HOMICIDE
CHEZ LES PERSÉCUTÉS

Président : M. B. BALL, professeur.

*Juges : MM. { BROUARDEL, professeur.
HALLOPEAU, TROISIÈRE, agrégés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

IMPRIMERIE DES ÉCOLES

HENRI JOUVE

23, rue Racine, 23

1886

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1886

THÈSE

N°

1223

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mardi 9 février 1886, à 1 heure

Par LOUIS PÉLÉGRY

Né à Médéah (Algérie), le 13 janvier 1861

DE L'HOMICIDE

CHEZ LES PERSÉCUTÉS

Président : M. B. BALL, professeur.

*Juges : MM. { BROUARDEL, professeur.
HALLOPEAU, TROISIÈRE, agrégés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

IMPRIMERIE DES ÉCOLES

HENRI JOUVE

23, rue Racine, 23

1886

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. J. BÉCLARD.
Professeurs	MM.
Anatomie.	SAPPEY.
Physiologie	BECLARD.
Physique médicale	GAVARRET.
Chimie organique et chimie minérale.	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.	BAILLON.
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale.	PETER.
	DAMASCHINO.
	GUYON.
Pathologie chirurgicale.	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique.	CORNIL.
Histologie.	MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.	DUPLAY.
Pharmacologie	REGNAULD.
Thérapeutique et matière médicale	HAYEM.
Médecine légale	BROUARDEL.
Accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveau-nés.	TARNIER.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LABOULBÈNE.
Pathologie comparée et expérimentale	VULPIAN.
	G. SÉE.
Clinique médicale	HARDY.
	POTAIN.
	JACCOUD.
	GRANCHER.
Maladies des enfants	
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.	BALL.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	FOURNIER
Clinique des maladies du système nerveux	CHARCOT
	RICHEL.
Clinique chirurgicale	VERNEUIL.
	TRÉLAT.
	LE FORT.
Clinique ophthalmologique	PANAS.
Clinique d'accouchement	PAJOT

Doyen honoraire : M. VULPIAN.

Professeurs honoraires.

MM. GOSSELIN. — BOUCHARDAT.

Agrégés en exercice.

MM. BLANCHARD	MM. GUEBHARD	MM. PEYROT	MM. RIBEMONT-
BOUILLY	HALLOPEAU	PINARD	DESSAIGNES
BUDIN	HANOT	POUCHET	RICHELOT
CAMPENON	HANRIOT	QUINQUAUD	RICHEL
CHARPENTIER	HUMBERT	RAYMOND	ROBIN (Albert)
DEBOVE	HUTINEL	RECLUS	SEGOND
FARABEUF, chef	JOFFROY	REMY	STRAUS
des travaux	KIRMISSON	RENDU	TERRILLON
anatomiques.	LANDOUZY	BEYNIER	TROISIER
GARIEL	LUTZ		

Secrétaire de la Faculté : M. Ch. PUPIN.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON ONCLE

A TOUS MES PARENTS

A M. LE D^r RIGAL

Sénateur

Chevalier de la légion d'honneur

A M. LE D^r RITTI

Médecin à l'Asile National de Charenton
Secrétaire de la Société médico-psychologique

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR BAAL

Professeur de clinique de Pathologie mentale
Membre de l'Académie de Médecine
Chevalier de la légion d'honneur

DE

L'HOMICIDE

CHEZ LES PERSÉCUTÉS

C'est à M. le D^r Ritti, médecin de la Maison Nationale de Charenton, que nous devons l'idée première du travail que nous présentons aujourd'hui. Pour mener notre ouvrage à bonne fin, nous avons eu recours, non seulement à son amabilité, si charmante, mais encore à toutes les ressources de sa vaste érudition et de sa grande expérience. Guidé par ses bienveillants conseils, nous nous sommes mis à l'œuvre. Avons-nous su en profiter ? Je n'ose l'espérer ; et peut-être nous trouvera-t-il bien inférieur à la tâche qu'il a bien voulu nous confier. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'il tiendra grand compte de notre bon vouloir, nous le prions de vouloir bien accepter ici nos remerciements les plus sincères.

Que M. le D^r Christian, qui a eu l'extrême obligeance de nous communiquer quelques observations inédites, recueillies dans son service, veuille bien croire aussi à notre vive reconnaissance.

Que mes amis Foissac et Dumas, internes de la Maison Nationale de Charenton, acceptent, eux aussi, leur part de

remerciements, et qu'ils soient persuadés que leur gracieux concours ne fera que resserrer une amitié qui ne demande qu'à vieillir.

Nous ne saurions trop remercier aussi M. le professeur Ball de l'extrême obligeance dont il a fait preuve en acceptant la présidence de notre thèse.

AVANT-PROPOS

Parmi les nombreuses formes que revêt l'aliénation mentale il n'en est aucune à laquelle on puisse exclusivement donner le nom de : monomanie homicide. L'homicide, chez les aliénés, peut être commis par des malades atteints d'affections mentales diverses, il n'est pas le monopole exclusif d'une seule variété. Cela est un fait aujourd'hui parfaitement reconnu.

Mais il est bon d'ajouter avec M. Blanche « que l'homicide peut être commis par des aliénés atteints d'affections mentales diverses, à la condition que ces malades soient sujets à des crises d'excitation, dites congestives, assez intenses pour qu'ils n'en restent pas à la pensée et qu'ils aillent jusqu'à l'acte. »

Heureusement pour la société, toutes les formes d'aliénation mentale ne poussent pas à l'homicide et parmi elles il est un choix à faire. L'alcoolisme subaigu, l'épilepsie, le délire des persécutions, la manie du suicide occupent le premier rang dans cette nomenclature, et en dehors de ces trois causes d'aliénation mentale, il est bien rare de voir un aliéné chercher à porter atteinte à la vie d'une des personnes qui l'entourent.

L'alcoolique, l'épileptique, le persécuté tuent, mais chacun à sa façon, et l'attentat commis porte en lui-même un cachet particulier qui le fait reconnaître.

L'alcoolique, et nous voulons parler ici de l'alcoolique

invétéré atteint d'intoxication subaiguë, sous le coup d'une excitation plus forte que d'habitude, frappe sans discernement et sans raison. Sans provocation aucune, avec le sang froid le plus atroce, il commet des crimes abominables, s'acharnant sur sa victime et frappant aussi bien les propres membres de sa famille que des personnes qui lui sont absolument indifférentes ; aussi a-t-on dit avec raison que l'alcoolisme exposait à des imprévus terribles. D'ailleurs, à une certaine période de leur intoxication, beaucoup d'alcooliques deviennent des persécutés comme nous en relaterons plusieurs exemples.

L'épileptique, en dehors de ses vertiges, frappe, lui aussi, sans raison, au moins dans la généralité des cas. Il se précipite sur le passant inconnu, à peine assez conscient de son acte pour le mener à bonne fin. Le crime commis, il ne se souvient de rien et n'a aucune conscience de l'acte accompli. Un malheureux épileptique, couché auprès d'une fille publique, la frappe pendant la nuit d'un coup de poignard au bras. A son réveil, il demande pourquoi on l'arrête et quel crime il a commis.

Le délire des persécutions est certainement celui où les tendances à l'homicide semblent le plus logiquement commandées. L'aliéné est sous le coup d'une pression terrible. Entouré de pièges de tous côtés, sa vie devient un supplice. Ses ennemis l'obsèdent sans qu'il ait fourni le plus léger prétexte à leur hostilité ; ils s'acharnent contre lui, ils en veulent à sa réputation, à sa vie même, ils le calomnient, le menacent, répandent de faux bruits sur sa conduite, font échouer toutes ses entreprises. Et alors, pour échapper à tant d'obsessions, pour protéger sa vie

qu'il croit très réellement en danger, il frappe impitoyablement celui qui, dans son délire, s'acharne avec le plus de fureur contre lui. Il n'éprouve ensuite aucun remords de son crime, persuadé qu'il est d'avoir usé dans cette circonstance, du droit bien naturel de légitime défense.

Ce n'est pas de l'homicide survenant au cours du délire des persécutions que nous voulons nous occuper ici. La liste des crimes commis par les persécutés est déjà malheureusement bien longue. Elle s'accroît chaque année et nous-même nous sommes venu y ajouter quelques nouveaux noms. Hâtons-nous de dire que les quelques observations inédites que nous apportons, nous les devons à l'obligeance de MM. les D^{rs} Ritti et Christian.

Ces crimes, nous nous efforçons de les classer d'après une méthode dont nous ne garantissons ni l'exactitude ni l'originalité.

Nous montrerons sous l'empire de quelles idées délirantes le persécuté comme l'homicide, et nous terminerons, en indiquant combien est difficile, en ces circonstances, le rôle de l'expert commis pour examiner l'état mental de l'inculpé.

Avant d'entrer dans le corps du sujet, expliquons en quelques lignes seulement ce qu'est le délire des persécutions.

Il nous semble, en effet, indispensable de bien connaître en quoi consistent les idées délirantes des persé-

tés, avant de nous livrer à l'étude des crimes qu'elles leur font commettre.

Longtemps confondu avec les nombreuses formes que présente l'aliénation mentale, le délire des persécutions n'a été nettement séparé, comme entité morbide, que depuis une époque relativement assez rapprochée.

Avec Pinel, nous le retrouvons confondu dans la mélancolie. Avec Pinel, dans la lypémanie, dont il n'est, du reste, qu'une variété. Avec M. Baillarger, dans la monomanie à idées tristes. En 1852, le professeur Lasèque, qui fut pendant vingt ans médecin du Dépôt de la Préfecture de Police, publia un mémoire peu volumineux, il est vrai, mais dans lequel il séparait nettement le délire des persécutions, des autres formes de folie et créait en quelque sorte, son autonomie. Dagonet, quelques années plus tard, dans sa thèse inaugurale intitulée : *Considérations médico-légales sur l'aliénation mentale* en relatait plusieurs observations. Maret, dans sa thèse, étudia également cette question. Mais sans contredit, l'ouvrage le plus considérable, écrit sur le délire des persécutions, est celui de M. Legrand du Saulle. Dans ses leçons à l'École Pratique, il décrivit parfaitement le délire des persécutions, et dix ans plus tard, il fit paraître un ouvrage intitulé : *Traité du délire des persécutions*, qui acheva de donner droit de cité dans la science à cette nouvelle dénomination.

Un niveau intellectuel, plutôt au-dessous qu'au-dessus de la moyenne, quel que soit le monde qu'on considère, avec des exceptions toutefois ; un caractère ordinairement timide et pusillanime ; des relations difficiles, même et quelquefois surtout avec les membres de sa propre famille ; une mé-

fiance et une jalousie excessives et que souvent rien ne motive, telles sont, en quelques mots, les dispositions naturelles qui, plus tard, peuvent se transformer, sous l'empire de diverses causes générales, en délire des persécutions.

La maladie a parfois un point de départ parfaitement réel et reconnaît pour cause un fait absolument avéré. Le début est lent et graduel et pendant une période dont la durée est variable, la maladie reste à l'état latent. Presque toujours les premiers symptômes sont des hallucinations et des illusions; le symptôme n'est pas évidemment particulier à cet état mental, d'autres aliénés ont des troubles de sens. Mais ici, ils ont une influence pathognomonique prépondérante. En dehors de cet état particulier, leur raison semble parfaitement saine, le jugement parfaitement droit. Aussi les persécutés parviennent-ils souvent à tromper, sur leur état mental, le magistrat, l'homme du monde qui les interrogent et souvent à leur faire partager leurs idées spéciales. Seul, l'aliéniste saisira au passage, un mot, un geste, une idée qui le mettra sur la voie et lui fera aussitôt comprendre à qui il a affaire.

Le délire débute, comme nous venons de le dire, graduellement. Ce sont d'abord des accusations vagues, mal définies; le malade se plaint de tout et de tous. Autour de lui mille pièges sont tendus, il est la victime de machinations sourdes qu'il ne peut définir. Il se sait vaguement en danger; il parle volontiers avec le premier venu de ces persécutions qui constituent le fond habituel de ses pensées.

Parfois indifférent à tout ce qui se passe autour de lui, oubliant tous ses devoirs d'homme vivant en société, il s'isole, vit seul, toujours en proie à ces terreurs vagues qui

assombrissent son existence. Aux yeux du monde, il passe pour un original. Aux yeux de l'aliéniste, c'est un malade à surveiller attentivement et qu'on ne doit pas perdre de vue. Mais tant qu'il n'a pas su donner un corps à ses allégations, tant qu'il ne précise rien, que ses plaintes sont vagues, tant qu'il a une foule d'ennemis et non un seul, le danger n'est pas grand. Il ne peut pas s'en prendre aux éléments, à l'électricité, au magnétisme, c'est un persécuté en quelque sorte passif.

Si au contraire le délire se précise, si c'est un tel qui le poursuit ; qui lui a fait perdre sa fortune, qui rit quand il passe, qui le calomnie outrageusement, qui l'accuse d'avoir des habitudes honteuses et le dit à qui veut bien l'entendre, alors le malade devient un aliéné des plus dangereux et qu'on devra surveiller sans cesse, si l'on veut éviter un malheur irréparable.

Il entend des voix qui le ridiculisent, qui le menacent, qui l'insultent, qui se moquent de lui, et ces mots qu'il entend, c'est un tel qui les prononce ; c'est lui qui le fait insulter ; c'est lui qu'il désigne toujours dans ses conversations.

D'ailleurs, il sait qu'on en veut à sa vie, qu'un tel veut l'empoisonner et alors, pour échapper à cette torture perpétuelle, pour étouffer ces voix qui empoisonnent son existence, pour empêcher son principal ennemi de mettre son projet à exécution, pour défendre sa vie enfin, il persécute à son tour et va frapper sans pitié, avec un sang-froid atroce, l'auteur présumé de tous ses maux. Ou bien, n'ayant pas assez d'énergie pour se faire justice lui-même, il échappe par le suicide à ce tourment perpétuel.

Chose remarquable et assez logique, le crime commis, souvent l'aliéné devient plus calme ; il se fait dans son état mental une sorte de rémission ; il se croit à l'abri de nouvelles persécutions et éprouve une sorte de sécurité morale qui malheureusement ne dure pas longtemps. Dans son asile, il restera calme jusqu'à ce qu'une nouvelle poussée vienne le troubler de nouveau et le rende dangereux pour ses gardiens et ses voisins.

Quoi qu'il en soit, il n'éprouve souvent aucun regret, persuadé qu'il est d'avoir usé simplement du droit de légitime défense.

En résumé, nous trouvons donc deux types différents de malades atteints du même délire. L'un est inerte, en quelque sorte, il se croit poursuivi, mais il n'a pas le courage de commencer la lutte et de se délivrer de ses ennemis. C'est souvent en riant qu'il raconte ses infortunes, et s'il cherche à s'y soustraire, c'est souvent par la fuite, jamais par les moyens violents.

L'autre, calme habituellement, s'excite sans autre cause qu'une modification cérébrale dont il n'a pas conscience. Ces attaques, variables dans leur durée et dans leur intensité, se répètent plus ou moins souvent. Si elles ne sont pas trop intenses, le persécuté exagère ses soupçons et ses méfiances ; si elles augmentent, alors il devient menaçant ; si elles atteignent le paroxysme, il va jusqu'à l'acte et frappe sans pitié. Parfois une exagération de gestes et de paroles rend la crise visible. Parfois, au contraire, elle couve sous une excitation latente qui ne transpire pas au dehors.

Selon l'expression de M. Legrand du Saulle : le persécuté est un volcan couvert de neige.

Cette dernière catégorie est la plus dangereuse, car l'on ne se méfie pas d'un homme, en apparence si raisonnable.

Nous voyons donc l'un d'eux rester calme, raisonner en quelque sorte son état mental, chercher même parfois à se persuader de l'absurdité de ses allégations.

Ce persécuté occupe en quelque sorte un certain terrain neutre entre l'aliénation mentale et la raison, et tantôt il fait un pas en avant ou un pas en arrière, empiétant sur le terrain soit de la raison, soit de la folie. On en voit qui vivent souvent ainsi dans la société pendant bien des années où ils passent pour des excentriques qui s'abandonnent au gré de leurs caprices. Mais, hâtons-nous de dire qu'il est bien rare qu'un jour ou l'autre ils n'arrivent pas à franchir le seuil d'un asile.

Nous voyons l'autre, au contraire, réagir contre tout ce qui l'accable et, suivant son tempérament, chercher à se délivrer du cercle de persécution dont il ne peut sortir ; ou bien abandonner la lutte, et, se déclarant vaincu, quitter une vie qui devient absolument intolérable. Parfois l'individu sacrifié est bien celui qu'il se représentait comme l'auteur de ses maux, le fauteur de ses tourments. Parfois c'est un individu pris au hasard qui, selon sa propre expression « paye pour tous les autres. »

Parfois on a vu des délirants par persécution mettre dans l'accomplissement de leur acte toute la réflexion, la préméditation, de véritables criminels, et cependant, au strict point de vue médico-légal, on ne peut les regarder que comme irresponsables. La vie antérieure de l'assassin, les réponses qu'il fait, le peu de précautions qu'il prend pour échapper à la justice, à laquelle il se livre par-

fois lui-même pour que la France entière sache combien on a été injuste à son égard, surtout la futilité du motif qui a conduit à la perpétration d'un grand crime, toutes ces circonstances ne manquent pas d'édifier le juge sur la valeur intellectuelle et morale de l'accusé.

Nous allons donc, dans la suite de ce travail, diviser les homicides commis par les persécutés en trois catégories d'après la façon générale dont l'aliéné aura procédé ; d'après les idées délirantes spéciales qui l'auront poussé au meurtre.

Nous étudierons d'abord :

1° Les homicides commis par les persécutés qui continuellement obsédés par les hallucinations entendent toujours résonner à leurs oreilles la voix de leur ennemi, de celui qui les insulte et les calomnie ;

2° Les homicides commis par les persécutés, sous l'empire d'une excitation cérébrale inconsciente, crimes commis en quelque sorte par impulsion, sans motif, sans choix. Dans cette catégorie, nous ferons rentrer les crimes commis par les persécutés alcooliques ;

3° Les homicides commis par les persécutés qui, sous l'empire de leurs idées délirantes, attendent en quelque sorte l'heure propice, préparant leur crime et cachant leur dessein sous l'apparence du calme le plus parfait.

HOMICIDES

COMMIS SOUS L'EMPIRE DES HALLUCINATIONS

Comme nous l'avons indiqué dans le court exposé que nous avons fait de l'état mental du persécuté, généralement c'est par des hallucinations que s'annonce le délire des persécutions.

Ces hallucinations sont toujours ou presque toujours des hallucinations de l'ouïe. Lasègue cite bien quelques cas de délire des persécutions débutant par des hallucinations de la vue, mais ces cas sont assez rares et constituent une exception peu fréquente. Au contraire, nous verrons bientôt que chez le persécuté alcoolique, et l'on peut dire chez les alcooliques en général, ce sont les hallucinations de la vue qui dominent.

Parfois, ces hallucinations ne débute pas d'emblée. Le malade commence par interpréter faussement les bruits qu'il entend ; le bruit d'une porte qui grince, le vent qui siffle, un meuble qui craque, sont pour lui autant de sujets de terreur et de suppositions invraisemblables. Cet état dure un temps plus ou moins long, et fait place à de véritables hallucinations de l'ouïe, parfaitement caractérisées.

Un malade entend des sifflets, des eaux gazouillantes; un autre entend des discours « bien drôles » que tiennent sous ses fenêtres des légions de blanchisseuses; un autre se plaint que lorsqu'il est couché, des voix l'empêchent de

dormir. On répète tout ce qui se dit ou se fait chez lui. Une femme entendait une voix qui venait du plafond et s'écriait : Elle a volé ce châle, elle ne le met jamais. Lorsqu'elle passait dans la rue, une voix disait : Elle est si sale. Une autre entend à travers le poêle une voix qui lui crie : Lamothe. La femme L..., lorsqu'elle passe près des sergents de ville, les entend s'écrier : Voilà la fausse dévote ! Nous allons l'envoyer en prison, elle est pourrie. La femme D... entend une voix qui lui crie : Je vais te couper la tête. A Paris, lorsqu'elle passe, on crie : La police va couper la tête à la Flamande. D..., entend une voix qui lui dit : Prenez garde, tandis qu'une autre reprend : je vais t'étouffer.

Un malade d'Esquirol appelait ces voix des bavardes. M. Baillarger a observé des aliénés, atteints de surdité, qui entendaient parfaitement ces voix.

Une hallucination fréquente chez les persécutés a trait à leur pensée. Ils se plaignent surtout que ce qu'ils pensent en eux-mêmes est connu de tous, et souvent ces phrases reviennent dans leur récit : On pénètre ma pensée, on insulte ma pensée. Un ancien acteur de l'Odéon se plaignait d'être dédoublé, chacune des parties de sa personnalité avait des pensées différentes, tandis que son propre esprit assistait en spectateur attentif à cet intéressant dualisme.

Très souvent ce sont des obscénités monstrueuses qu'ils s'entendent reprocher dans leurs hallucinations. Cette hallucination est une des plus fréquentes et des plus terribles. Des personnes dont l'honorabilité ne laisse aucun doute, dont les mœurs ont toujours été d'une pureté irréprochable et au-dessus de tout soupçon injurieux, cherchent à

se disculper et se défendre des habitudes honteuses qu'ils s'entendent perpétuellement reprocher.

Quelle que soit l'éducation qu'ils aient reçue, c'est toujours le mot ordurier, ignoble, qu'ils emploient lorsqu'ils dépeignent leurs tortures, et souvent, pour échapper à ce reproche, ils se suicident lorsqu'ils ne frappent pas l'auteur de cette infâme calomnie. Le fait suivant, que nous puisons dans le *Traité du délire des persécutions*, de M. Legrand du Saulle, est fort instructif.

Un auditeur des cours, que ce savant aliéniste faisait à l'École pratique de médecine sur le délire des persécutions, vient le trouver un soir dans son cabinet, le priant de bien vouloir l'examiner et lui délivrer un certificat. On l'accuse, dit-il, de sodomie, et il veut prouver, après examen médical, que ses mœurs sont irréprochables. M. Legrand du Saulle, voyant à qui il a affaire, renvoie ce jeune homme après avoir cherché à le calmer et lui donne rendez-vous pour le lendemain. Bien avant l'heure fixée, le malheureux attendait M. Legrand du Saulle, qui lui dit que puisqu'il avait devancé l'heure du rendez-vous, il pouvait bien attendre quelques instants. « Vous refusez de m'examiner, dit le malheureux aliéné, eh bien! vous m'examinerez malgré vous! » Et il se précipite au dehors, malgré les efforts que M. Legrand du Saulle fait pour le retenir et le rejoindre... Le lendemain on retirait son cadavre de la Seine.

Un autre aliéné, appartenant au meilleur monde, ayant des hallucinations des sens, avait placé dans son anus un tampon pour repousser des attaques journalières de sodomie.

Parfois l'halluciné reconnaît parfaitement les voix qui lui parlent. Il peut dire si c'est un homme ou une femme qui prononce les mots qu'il entend, si la voix vient d'en haut ou d'en bas ; il reconnaît parfaitement les personnes qui lui parlent au son de leur voix ; il répète ce qui lui a été dit. Si quelqu'un essaie de lui faire comprendre que ces voix sont imaginaires, il répond que puisqu'il est autorisé à vous croire pendant que vous parlez, il n'a aucune raison qui l'empêche de croire à ces voix qu'il perçoit de la même façon que la vôtre.

Avec ces hallucinations coïncident très souvent des illusions des sens. Ce sont, tantôt des chocs, tantôt des coups sur la tête, des décharges électriques. Ces illusions sont parfois excessivement bizarres et atteignent assez souvent le sens de l'odorat, et les malades se plaignent de sentir perpétuellement de mauvaises odeurs qui rendent leur existence impossible.

Une malade s'oubliait continuellement sur le tapis au milieu de ses appartements. Interrogée sur la raison qui lui faisait ainsi manquer à toutes les règles de la bienséance la plus élémentaire, elle qui se montrait, dans le reste de son existence, d'une si parfaite urbanité, elle répondit qu'elle était obligée d'agir ainsi, car on avait établi dans les murailles de ses cabinets un système de lorgnettes qu'elle trouvait fort inconvenant.

Tant que ces hallucinations sont vagues, tant que le persécuté ne se plaint que de l'électricité, et cette idée revient fréquemment dans son délire, que du magnétisme, des mauvaises odeurs, tant qu'il n'entend que des voix

confuses, éloignées, fugitives, on ne peut pas le considérer, en général, comme un aliéné dangereux. Comme nous l'avons déjà dit, il ne peut pas s'en prendre à ces agents mystérieux : électricité, magnétisme, qui torturent son existence.

Mais lorsqu'au contraire, il reconnaît parfaitement la voix qui lui parle, lorsque dans sa conviction intime, les mots qu'il entend ne sont pas prononcés par un anonyme, mais bien par une personne réellement vivante, approchant de lui, vivant auprès de lui, appartenant même souvent à sa propre famille, alors le persécuté devient excessivement dangereux. « Je ne connais pas, dit Tardieu, de fous plus abominablement dangereux que les hallucinés qui répondent par un coup de couteau à une insulte imaginaire, ou qui, de loin, déchargent leur arme à feu sur un groupe où ils croient que l'on parle d'eux en termes outrageants. »

Le persécuté cherchera d'abord à lutter contre ces hallucinations. Parfois même cherchera-t-il à se persuader qu'il se trompe, que ce qu'il entend ne peut exister. Mais la voix de la raison est presque toujours impuissante ; il arrive un moment où la volonté gouvernée par la raison ne suffit plus ; l'hallucination règne en maîtresse dans son esprit.

Parfois il changera de domicile, s'expatriera même pour échapper à cette torture permanente ; mais il sera toujours poursuivi par ses terribles hallucinations.

Ce n'est pas assez pour l'halluciné de sentir le mal, d'en pénétrer la cause, de lui donner un nom, il faut encore y échapper ou se défendre. Lorsque ces hallucinations sont vagues comme celles que nous avons citées plus haut, le per-

sécuté se contente souvent de chercher à les dissiper d'un geste parfois bizarre ou d'y échapper par la fuite. Aussi les voit-on très souvent prendre des attitudes étranges : l'un se pince le nez pour éviter de sentir cette mauvaise odeur qui le suit partout, l'autre place sa main devant sa bouche, pour échapper aux influences pernicieuses dont il est certain.

Un malade disait : lorsque ces voix me poursuivent trop, je commets une incongruité et elles cessent brusquement. Un préfet qui connaissait toutes les langues de l'Europe avait beau se déplacer, voyager de tous les côtés, cette voix qu'il entendait se servait de tous les idiomes. Un nommé A..., entendait ces voix l'insulter en français à Paris. Il va en Italie dont il connaissait la langue, c'est en italien qu'il est persécuté. A Tunis, c'est en piémontais. En Angleterre, dont il ignore la langue, les voix cessent. Une dame jette dans la rivière son chien auquel elle tenait beaucoup, après lui avoir attaché une lourde pierre au cou. On lui demande la raison de cet acte. Elle répond que chaque fois que le chien aboyait, elle entendait une voix qui lui disait : « tu vas mourir. »

Ces hallucinations vagues ne les poussent pas évidemment au meurtre, mais ont une influence considérable sur leur façon de vivre. Indifférents à tout, leur attention est toujours attirée vers cette voix souterraine qui apporte l'injure, vers cette influence mystérieuse qui ne leur laisse ni repos, ni trêve ; le citoyen, le père de famille disparaît ; il ne reste plus qu'un malheureux, en proie à des tortures incessantes, et que rien ne peut soulager.

Au contraire, dans le cas d'hallucinations plus précises,

lorsque le persécuté est bien sûr de la personne qui le poursuit, qui prononce les mots qu'il entend, qui le désigne quand il parle, qui le fait outrager par les autres, il devient plus qu'un aliéné digne de pitié ; c'est un malade dangereux au plus haut degré, un aliéné que l'on doit sans cesse surveiller si l'on ne veut pas assister un jour à une catastrophe terrible et imprévue. Comme nous l'avons dit plus haut, il cherchera d'abord à lutter, et pour cela il changera fréquemment de domicile, fuyant cette voix qui le poursuit toujours et qu'il cherche à éviter. Il s'expatriera même, mettant parfois des milliers de lieues entre lui et son persécuteur ; mais sans repos ni trêve, cette voix résonnera à son oreille, lui répétant toujours la même injure, toujours la même obscénité. C'est alors, persuadé qu'il est d'avoir usé de tous les moyens en son pouvoir, qu'il préparera de terribles représailles. La mesure est comble, l'exaspération arrive. Et alors, ou bien il marchera implacable, droit vers son ennemi qu'il frappera avec le plus atroce sang-froid, ou bien, il se suicidera, préférant mille fois la mort à une vie que ces hallucinations rendent intolérable. Et cette différence tient surtout au caractère antérieur du malade. Le caractère pusillanime, l'hésitation dont certains persécutés font preuves, s'expliquent par leur tempérament, par leur éducation, et dans ce cas l'acte homicide est remplacé par l'acte suicide. D'ailleurs, c'est un fait d'observation que souvent le persécuté conserve, en quelque sorte dans son délire, l'allure générale, la même tournure de caractère qu'il avait auparavant.

Voilà donc exposées en quelques mots les raisons qui font commettre des crimes aux persécutés hallucinés. Ce

n'est que poussé à bout, exaspéré, qu'il sort de son calme apparent et qu'il devient alors un aliéné des plus dangereux. Quelques exemples feront comprendre mieux que toutes nos paroles, quels périls ils font courir à la société.

OBSERVATION I

Rapport médico-légal sur l'état mental de Jean Martin, par les Drs Reiguiet-Lagardelle et Legrand du Saulle. Résumé (*In Ann. méd. psych.*, 5^e série. T. XVII, 1877).

Jean Martin, brigadier forestier, à Moulins, a passé sa jeunesse dans sa famille et, en 1844, à l'âge de 14 ans, il est placé dans un bureau auprès de M. D... Là il fait la connaissance de Michel B..., âgé de 47 ans, qui l'a bientôt dépravé et l'a initié à des pratiques de masturbation réciproques. Un jour même, dans un moment d'ardeur lubrique Michel B... l'aurait saisi passionnément et se serait livré sur lui à un acte sodomitique complet.

A partir de ce moment, Martin s'éloigna avec dégoût de Michel B..., qui ne put parvenir, malgré ses tentatives, à renouveler l'attentat et même à se faire pardonner. Cependant tout le monde ignorait ce qui s'était passé.

Sérieux, peu communicatif, exact, probe, bon employé, il est généralement estimé. Son bienfaiteur venant à mourir lui lègue une certaine somme qu'il refuse, d'ailleurs se chargeant de gérer les biens de Mme D...

Chaque fois qu'il rencontrait Michel B... dans la rue, il éprouvait un frisson. En 1870 il le vit un jour marchant très vite dans la rue accompagné d'un tout jeune homme et il l'entend lui dire : « En voilà un ». Michel B... a-t-il prononcé ces paroles ? Quoi qu'il en soit, à partir de cette époque, Martin éprouve à l'insu de tous des hallucinations graves qu'il parvient à dissimuler et, à la stupeur de toute la ville, commet l'horrible attentat que nous allons relater.

Le 5 octobre 1876, à une heure, sur la promenade, Martin rencontre Michel B..., âgé alors de 79 ans. Le souvenir de ce qui s'était passé il y a 32 ans lui revient à l'esprit, il fait volte face, saisit le revolver dont il est porteur, marche droit sur B... et tout en disant : « Il est temps que cela finisse », il tire six coups de revolver sur le vieillard. Celui-ci s'affaisse, et Martin se rend aussitôt chez le Procureur de la République pour se dénoncer et se constituer prisonnier. Ecroué à la maison d'arrêt quelques heures après, il écrit à M^{me} D... une lettre que nous reproduisons *in extenso*, car elle est typique.

« Permettez-moi, Madame, de consacrer les premières lignes qu'il m'est permis d'écrire de l'intérieur de la prison pour vous faire connaître les circonstances qui m'ont placé dans la triste position où je me trouve. Dieu merci, je ne suis pas encore fou, bien que depuis six ans j'aie subi assez d'insultes et d'ennuis pour le devenir.

Dans les premières années de mon entrée dans votre maison, je dus fuir et mépriser le sieur Michel qui me poursuivait avec acharnement de son ignoble passion pour les jeunes gens. Autant que mes souvenirs me permettent de me le rappeler, c'était en 1844, j'avais alors 14 à 18 ans et il y a de cela 32 ans ! Cet homme était un grand dévot, ou du moins, se donnait pour grand dévot, car il pratiquait fréquemment la confession et la communion !!!

Il se plaignait à Solanges et à Jeannette de ce que je me refusais de le fréquenter, comme si on pouvait fréquenter une pareille crapule.

Après m'avoir fait reprocher par Solange et par Jeannette pendant plus de 25 ans de ne pas vouloir le fréquenter, le sieur Michel finit par me signaler comme sa victime, et dans des termes tellement ignobles qu'ils ne peuvent se répéter.

Je n'ai pas, Madame, à vous exagérer les faits ; mais je vous demande la permission de ne pas les dissimuler. Les abominables propos répandus sur mon compte par le sieur Michel n'avaient, je pense, de sa part d'autre but que celui de me faire insulter par le public, pour se venger de mon mépris ; il n'a malheureusement que trop bien réussi. Depuis cinq ans, je n'ai pu mettre les pieds dehors sans être l'objet des plus grossières injures qu'un homme puisse jamais subir.

Ce n'est pas seulement, à Moulins que j'ai été insulté, je l'ai été partout où je suis passé : à Motet, à Saint-Sornin, dans mon pays natal. Dans les rues, dans les foires, j'ai été insulté à pleines voix !

Les voyageurs venaient me regarder jusque sous le nez ! Impossible à moi de me présenter n'importe où sans essayer les coups de sifflets et les huées de la foule. Les vieux ramasseurs de boue que la ville emploie sur les promenades ou dans les rues ont crié assez souvent à mes oreilles que le sieur Michel disait à qui voulait l'entendre que j'avais été sa victime.

Je n'avais pas à me faire d'illusion sur la position que le sieur Michel était parvenu à me faire dans le monde. Toute la ville et tout le pays étaient littéralement empoisonnés de ses ignobles propos sur mon compte.

Je me suis efforcé, madame, de conserver le calme au milieu d'une semblable situation. Je savais le respect que je devais à vous-même, à votre honorable maison, où ma famille et moi avons reçu tant de soins et tant d'égards. Je devais aussi respecter la tranquillité de mon père, de ma mère et de mes autres parents. L'honneur a ses nécessités.

J'espère, madame, que vous aurez la bonté de me pardonner le scandale que je viens de causer à votre maison. Mais quand je pense à toutes les insultes que j'ai dû subir depuis cinq ans, eh bien ! je sens encore le sang me bouillir dans toutes les veines !

Que votre tranquillité ne soit pas troublée d'un semblable événement. C'est là mon désir le plus cher.

J'ai l'honneur de vous offrir, madame, l'expression de mes sentiments respectueux.

L. MARTIN.

Michel B... meurt des suites de ses blessures. On confronte Martin avec sa victime. Il entre la tête haute et la démarche assurée, la physionomie animée, les yeux vifs et brillants. Il regarde le cadavre avec calme et mépris, et sans la moindre trace d'émotion il dit : « Je reconnais cet homme. J'ai tué cette pourriture parce qu'elle a répandu partout des bruits infâmes qui me sont souvent répétés de tous côtés.

J'entends depuis plusieurs années un grand nombre de personnes qui en me désignant disent : « Voilà l'enc.... du père Michel ! » Je sais bien que je suis un homme perdu ; mais je n'avais pas d'autre moyen de venger mon honneur. »

Dans ses interrogatoires, il ne varie jamais. Les militaires, les officiers, les vieux boueurs, les employés de chemin de fer, quand ils passaient, disaient : « Tiens voilà l'enc... » Il cherche à se distancer, à changer de résidence ; en descendant de wagon, on crie dans ses oreilles : « Voilà l'enc.... du père Michel. » En hiver, ces pour-suites étaient plus fréquentes.

En 1871, il achète une canne à épée et se met à faire de l'escrime, portant un plastron en carton dans la doublure de son paletot. Il achète un revolver, se met à tirer à la cible, s'exerce à charger et à décharger son revolver. Le jour qu'il a tiré sur le père Michel, il avait été insulté la veille.

Jamais un mot de repentir. Au contraire, il est plein de haine contre celui qui l'a accusé d'être « sa femme, sa maîtresse ». La véritable victime, ce n'est pas Michel, mais lui, Martin, dont la vie a été empoisonnée.

On objecte à Martin deux raisonnements. Ou il a été réellement insulté, et alors il s'est vengé et il est par suite responsable ; où il n'a jamais été insulté, et alors le meurtre de B... est l'acte d'un fou et il est irresponsable. A cela, il répond avec hauteur : J'ai été insulté et j'ai parfaitement entendu, je ne me fais pas d'illusions sur la gravité de ma situation. Plutôt la mort ou les galères que la folie.

Une ordonnance de non lieu est rendue.

Cette observation, une des plus importantes et des plus complètes qui aient été publiées sur ce sujet, nous suggère plusieurs réflexions.

Tout d'abord, nous remarquons la lenteur excessive avec laquelle le délire a évolué, parti d'un point parfaitement matériel, l'acte de sodomie de Michel B... Peu à peu la honte de cet acte s'est transformée chez Martin en idée

fixe et graduellement le délire est arrivé, amenant à sa suite son cortège habituel, c'est-à-dire les hallucinations.

Ces hallucinations étaient paroxystiques. Quant à son intelligence, elle était parfaitement conservée, la lettre si typique écrite à M^{me} D... en fait foi. Elle semble émaner d'un homme plein de sagesse qui raisonne froidement son crime, et non d'un aliéné dangereux. Elle tromperait parfaitement au premier abord une personne non prévenue.

Remarquons surtout avec quelle précaution, avec quelle minutie Martin prépare son crime : il fait de l'escrime, achète une canne à épée, puis s'exerce à la cible, apprend à charger un revolver, etc. Evidemment, dans son esprit, la mort de Michel B... était arrêtée depuis longtemps, il attendait l'heure propice. Ce n'est que trente-deux ans après l'attentat, alors qu'il avoue lui-même avoir été persécuté activement pendant plus de trois ans, qu'il se décide à se venger brusquement, car « il est temps que cela finisse. » Rien au dehors n'a transpiré de son crime, personne n'a pu se douter du combat terrible qui se livrait depuis de longues années dans l'esprit de Martin.

Nous le voyons aussi, son œuvre de justicier accomplie, se livrer lui-même à la justice, n'éprouvant pas un seul remords de son attentat, trouvant, au contraire, qu'il est plus à plaindre que sa victime.

Notons aussi, que le crime commis, les hallucinations ont disparu.

OBSERVATION II

(Recueillie *In Homicide chez les aliénés*. Blanche, Résumée)

Le 6 août 18..., à l'église de Montmartre, pendant que le curé

B..., quêtait, trois coups de revolver sont tirés sur lui par la femme G...

Conduite au dépôt et interrogée aussitôt, elle répond qu'elle a 55 ans, qu'elle est Belge et qu'elle habite la France depuis longtemps.

Elle a été condamnée pour vol, et au sortir de la prison elle se met à fréquenter l'église de Montmartre. Elle quitte Paris pendant quelque temps pour y revenir le 5 août. Le 6 août, elle se rend tranquillement à l'église et tire trois coups de revolver sur l'abbé B...

Examinée le 7, elle répond avec calme à toutes les questions. Elle se plaint des gens d'église qui la persécutent depuis fort longtemps. Un marchand de bimbloterie installé, à la porte de l'église : fait hum ! hum ! chaque fois qu'elle passe.

Chaque fois que le curé monte en chaire il la désigne, il la nargue, il lui fait honte. Un jour il passe à côté d'elle et elle lui entend dire : « Allons, nous en ferons une chaisière ». Pour échapper à toutes ces poursuites, elle va en Savoie, y reste fort peu de temps, habite Lyon pendant quelque temps, se rend à Marseille, mais partout on la poursuit. Aussi elle revient à Paris pour en finir une bonne fois. Elle n'a pas voulu tuer le curé et a tiré dans les parties grasses seulement, pour lui donner une leçon, car enfin il faut qu'on s'explique. D'ailleurs le jour de l'attentat il devait prêcher et non quêter. On a fait prêcher un autre à sa place et lorsqu'il a passé près d'elle il lui a fait la malhonnêteté de ne pas lui tendre la sébille. Alors elle a tiré.

Elle avait du reste auparavant écrit au curé de Montmartre pour se plaindre des allusions qu'il faisait dans ses sermons. Elle aurait fait son testament la veille du terme et aurait institué les pauvres de Bruxelles comme ses héritiers.

La préméditation est ici hors de doute. La femme G..., comme presque tous les autres hallucinés, a cherché à fuir la persécution du curé B..., par les voyages. Elle appartient à la classe d'aliénés que M. Foville a nommés des

aliénés migrants. Ne parvenant pas à faire taire ses hallucinations, elle revient à Paris et commet son crime un peu après son arrivée. Elle a pris soin de faire un peu à l'avance son testament. C'était donc dans l'intention de frapper le curé B..., qu'elle était revenue à Paris.

OBSERVATION III

(Recueillie in *Traité du délire des persécutions*, de M. Legrand du Saulle).

Le nommé S., travaillant à la manufacture de tabac de Marseille, était préoccupé, sombre, bizarre, rêveur, mais bon ouvrier. En 1854, il s'est embarqué et a entendu à bord des voix répétant des mots qu'il avait lus dans des livres. Plus tard, il entre aux tabacs. On lui arrachait dit-il, l'organisme de la tête. Il a deviné d'abord qu'il s'agissait d'un complot, puis il a compris que c'était la famille B... qui le traquait. Il entendait des voix qui l'injuriaient, et évidemment la femme B... devait être très jalouse de lui, puisqu'un jour elle a chanté : Bonhomme, tu n'es pas maître dans ta maison.

En 1858, un médecin le vit, se plaignant de violents maux de tête. Comme il faisait le guet avec un couteau à la main, sa mère songe à le faire séquestrer. Il accuse toujours la famille B... de lui en vouloir. Enfin sa patience était à bout, il fallait qu'il se vengeât. Le 25 novembre, il épie le passage de B..., heureusement on crie : A l'assassin ! et B... se retourne et s'enfuit ; mais un de ses fils, accouru à son secours, reçoit six blessures et tombe baigné dans son sang. S... court ensuite à la chambre de la femme B... Celle-ci se renferme : Vous êtes bien heureuse, lui crie-t-il, j'ai voulu vous faire voir que je suis de Cagnes et vous de Corse. On s'empare de lui et l'on met fin à une scène qui menaçait de devenir beaucoup plus meurtrière encore. Il dit au juge : Le 29 septembre au matin, j'ai voulu voir quel air

avaient les B..., le mari sifflait pour me narguer, la femme disait : c'est moi qui ai fait cela. En prison, l'idée de persécution continue ; il faut que la famille B... avoue, et il pardonnera.

Les hallucinations, dans l'observation précédente, sont évidemment très nettes, et en cela l'observation ne présenterait rien de particulier qui la différencie des précédentes. Mais ce qui ressort ici, c'est la haine implacable avec laquelle S... s'acharne sur toute la famille B..., et la longue préméditation qui a précédé le crime. Il attend le père B..., un couteau à la main, bien décidé d'en finir et de se délivrer ainsi de tous ses maux ; le père échappe à ses coups, il tourne alors sa fureur contre le fils, un malheureux enfant qu'il couvre de blessures. Peu satisfait de cette vengeance, il poursuit encore la mère qui n'échappe que par hasard au sort qui lui est réservé. On est obligé de s'emparer de lui pour faire cesser cette scène de carnage. On voit donc jusqu'où peut aller la haine d'un persécuté pour l'auteur présumé de tous ses maux. Ce n'est pas seulement B... qu'il veut frapper, mais encore tous les siens. Notons aussi que la famille de S... connaissait son état mental, puisque sa mère, effrayée, a songé un moment à le faire séquestrer. Contrairement à la plupart des persécutés, le crime commis, les idées délirantes persistent.

OBSERVATION IV

(Recueillie in *Etudes cliniques*, de Morel).

En juillet 1852, comparait devant la cour d'assises du Finistère François R..., cordonnier, âgé de 25 ans, qui avait tué sa femme d'un

coup de feu. L'instruction, les débats ne pouvaient assigner de cause au meurtre, le ménage passait pour très uni, les antécédents excellents.

Bien qu'il ne présentât pas de signe de folie et n'en simulât aucun, les experts conclurent qu'il avait dû tuer sa femme sous l'influence d'un trouble mental. Le chef du parquet combattit cette opinion qui cependant prévalut, et l'accusé fut acquitté par six voix contre six.

Le défenseur avouait lui-même ne pas être arrivé à une conviction bien établie.

R... reste pendant onze ans à l'asile de Quimper. Calme, doux, poli, complaisant, il présentait assez de confiance pour être chargé de l'atelier de cordonnerie et cette confiance, il ne la trompe pas.

Deux ans se passent sans fait saillant. A la fin de juillet 1854, il devient sombre et bizarre. Alité à l'infirmerie, il monte à la grange le 6 août et se précipite de la lucarne; il ne se fait qu'une luxation de l'épaule. Cette chute le rend expansif et il avoue que depuis quinze jours il ne dormait plus, qu'une voix impérieuse, celle du démon, lui commande de se tuer. Il avait fini par obéir aux injonctions de cette voix qu'il avait bien reconnue, car c'était la même qui lui avait commandé de tuer sa femme. R... redevient calme; mais chaque année vers la fin de l'été il subissait une sorte d'excitation; il perdait le sommeil et l'appétit, devenait turbulent et réclamait sa sortie. La peau chaude, un peu de fièvre, la langue blanche, c'était une sorte de fièvre continue.

Puis il redevenait calme jusqu'à l'année suivante. Fin août 1863, la crise fut plus violente, elle se compliqua de délire aigu et le malheureux R... succomba.

Nous voyons, à la lecture de cette observation, combien il est difficile, de prime abord et même après un examen sérieux, de se prononcer sur l'état mental d'un aliéné. Ni le ministère public, ni même l'avocat ne sont bien convaincus de l'irresponsabilité de R..., et il ne faut rien moins qu'un rapport très détaillé de trois experts, pour

qu'elle soit acceptée par les jurés. Encore ceux-ci se sont-ils partagés en nombre égal, et R... n'a dû son acquittement qu'au bénéfice que la loi accorde, dans ce cas particulier, à l'accusé. Remarquons aussi, combien il a fallu de temps pour que les hallucinations que subissait R... viennent à se dévoiler, ce n'est guère que dix ans après l'attentat qu'il vient à parler de ces voix qui le poussent au crime. Jusque-là, rien n'a transpiré au dehors et quoiqu'il fût évident pour le médecin que l'état mental de R... n'était pas normal, rien ne lui faisait supposer ce qui avait pu ainsi le pousser au crime. Ces voix auxquelles il obéit passivement, puisque par leur ordre il se lance dans le vide, il les reconnaît parfaitement, à dix ans de distance, c'est la voix du démon qui lui a ordonné de tuer sa femme. Dès lors, tout s'explique : voilà la raison du crime et il a fallu attendre dix ans pour la retrouver.

Notons aussi les périodes congestives qui venaient régulièrement, à chaque fin de l'été, troubler l'état mental de R... et le rendre dangereux.

OBSERVATION V

(Recueillie dans le service de M. le Dr Christian à la Maison Nationale de Charenton).

M..., conducteur des ponts et chaussées, entre à Charenton, d'après les avis du docteur D...

Bien élevé, très instruit, musicien, excellent dessinateur, il s'est toujours occupé avec intelligence de sa profession jusqu'en 1870. Cependant, en général, son caractère est vif et emporté.

En 1878, il fait une perte d'argent et ne tarde pas à tomber dans un découragement complet. Aussi il abandonne ses occupations, et depuis 1870, il est dans un état d'apathie permanent. Depuis, il n'a pas cessé de tourmenter sa femme ou les siens à cause des hallucinations dont il est l'objet.

Il a changé quatre fois de logement pour échapper aux mauvaises paroles de ses voisins. Les fenêtres fermées, il entend distinctement des voix différentes qui répondent à ses questions. En dehors de ses hallucinations, le malade est raisonnable. Le certificat de M. le Dr Christian constate qu'il est atteint de lypémanie, caractérisée par des idées de persécution et des hallucinations de la vue et de l'ouïe.

Depuis son entrée à l'Asile il est calme, on ne le tourmente plus, il n'entend plus d'injures.

Durant tout le mois de juin, le malade est calme, si bien que M. le Dr Christian, voyant l'amélioration s'accroître, juge bon de le rendre à sa famille.

Cet état dura plusieurs mois, lorsque vers les premiers jours de juin 1880, le malade commença de nouveau à délirer. Sur les conseils du Dr D., il rentre de nouveau à Charenton.

Vingt-quatre heures après, M. le Dr Christian certifiait que M... paraît atteint du délire des persécutions avec hallucinations de l'ouïe.

Le malade était très excité, il était très dangereux. Il avait loué une chambre où il se barricadait. Un jour, il faillit tuer celui qui lui portait la nourriture, prétendant qu'on voulait l'empoisonner. Il est toujours halluciné et se croit la victime de quelques coquins.

Ce n'est pas aux voisins dont il entend les voix que M... s'en prend, c'est à celui qui lui apporte sa nourriture. C'est que le délire s'est organisé et qu'une nouvelle conception délirante — la crainte de l'empoisonnement — conception très fréquente comme nous le verrons dans un moment, est venue s'ajouter, et il s'en prend à celui qui lui apporte sa nourriture.

Nous voyons encore que M... a présenté un état de rémission assez net pour que M. le Dr Christian ait jugé à propos de le rendre à sa famille. Cet état de rémission est très fréquent dans le délire des persécutions ; mais il faut s'en méfier, car il n'est souvent qu'une feinte de la part du persécuté.

OBSERVATION VI

Recueillie dans le service de M. le Dr Ritti, à Charenton.

M^{me} P..., 38 ans, deux enfants. A reçu une instruction élémentaire.

D'un caractère violent et impétueux. Sa conduite a toujours été très régulière.

Son père et sa mère présentent, eux aussi, un caractère violent et emporté. Sans cause morale connue, sa maladie a commencé par des idées de persécution. Elle croit qu'on veut l'empoisonner. Elle accuse son mari de vouloir ruiner ses enfants. Elle le déteste et ne peut le voir.

Elle a des hallucinations de l'ouïe et de l'odorat, ses idées sont incohérentes. Elle revient toujours sur son empoisonnement et prend son mari en haine. A la suite d'une discussion assez insignifiante, elle tire sur lui plusieurs coups de revolver. Une balle a pénétré dans le poumon où elle s'est probablement enkystée.

Jamais au cours de son délire, elle n'a manifesté des idées de suicide.

Avant son entrée à l'asile, elle négligeait depuis déjà quelque temps ses devoirs de famille, faisait des achats sans raison. Elle ne se repent pas de ses tentatives d'assassinat, regrette seulement de ne pas avoir réussi.

Etat actuel. — La physionomie de cette malade est vive et intelligente, mais dès que nous l'interrogeons, nous sommes frappé de l'incohérence de ses paroles.

« D'abord, elle ne s'occupe pas de son mari, il n'y avait pas moyen de vivre avec cet homme sans lui faire des scènes ; il l'insultait, lui faisait toute sorte de misères, il y aurait de quoi en écrire des volumes. Elle n'a aucun regret de l'avoir frappé et puis c'est un farceur. Un jour, à sa maison de campagne, on la vit cueillant des roses et des branches d'accacia. Elle ne les avait pas plutôt cueillies qu'elles empoisonnaient. Sa mère et sa sœur sont dans l'affaire, et c'est toujours elle qui endosse. On s'est dit : cette femme est une menteuse. On dit par ci par là qu'elle est la rusée, l'intrigante. Son mari se défend à un double jeu. Il l'accuse de faire de folles dépenses, il lui fait des scènes. Un jour, il vient la surprendre pendant qu'elle était bien tranquille. Elle se sauve dans le jardin. Son mari la suit, puis il fait le geste de sortir un revolver de sa poche, il s'approche d'elle en la narguant, il se cache derrière un tronc d'arbre, elle lui ordonne de fuir, il rit. Alors, elle monte dans sa chambre, s'arme d'un revolver, va vers son mari, lui ordonne de nouveau de partir, il la nargue encore, il rit. A ce moment, elle décharge l'arme sur son mari. »

Cette malade a été enfermée à la prison de Corbeil pendant deux jours. Il y a eu aussitôt une ordonnance de non lieu.

OBSERVATION VII

Un sieur L..., âgé de 38 ans, est sans ouvrage sur le pavé de Paris. Il va se plaindre un peu partout et faire des dénonciations contre ses voisins chez le commissaire de police du quartier. Conduit au dépôt municipal des aliénés, il est dirigé sur Bicêtre (Service de M. Bathier). Il se plaint de mauvaises odeurs ; on lui chatouille la barbe ; on lui arrache les cheveux ; on affaiblit sa vue ; on le prive de sommeil, il ne peut plus manger ; on le torture sous toutes les formes ; on lui donne des lavements avec du vitriol ; on lui modifie la physionomie ; on le provoque à des actes deshonnêtes. Et tout cela est raconté avec une richesse d'expressions vraiment étonnante. Quelques années auparavant, L... avait frappé, d'un coup de couteau, sa

maîtresse, qu'il accusait de s'entendre avec des gens mystérieux qui cherchaient à lui nuire.

Nous retrouvons dans cette observation les illusions des sens que nous avons déjà signalées au début. Ce sont de mauvaises odeurs, de fausses sensations de chatouillement. Il ne peut, au demeurant, s'en prendre à ces agents mystérieux qui cherchent à lui nuire, mais il a auprès de lui sa maîtresse, intermédiaire entre lui et les gens qui le poursuivent ; aussi c'est sur elle qu'il va frapper.

HOMICIDES

COMMIS PAR IMPULSION.

Dans notre classification, nous avons placé en seconde ligne les homicides commis par les persécutés, sous l'empire d'une excitation cérébrale, inconsciente. Cette classe est de beaucoup la moins nombreuse, car le plus généralement, à l'encontre des épileptiques et des alcooliques, les persécutés préparent leur crime, choisissent leur victime, contre laquelle ils ont parfois depuis longtemps ruminé des projets de vengeance. En général, si le persécuté tue, c'est qu'il a ses raisons et, comme on a pu le dire, son crime s'excuse par le cas de légitime défense.

Dans les observations que nous venons de publier nous avons vu le persécuté mûrir en quelque sorte sa vengeance, attendre souvent longtemps pour l'accomplir et concentrer toutes ses impulsions homicides vers un seul et même être, vers un seul et même persécuteur. Ici, au contraire, au milieu d'un délire que souvent rien ne faisait présager comme devant être menaçant, sous le prétexte le plus futile, et souvent même sans prétexte, il frappe le premier venu, celui qu'il rencontre le premier sur son chemin. Les hallucinations ne lui avaient pas spécialement désigné cette victime ; il n'avait aucun motif de suspecter ses actions, et cependant, sous l'empire de son délire, il l'a frappé impitoyablement.

C'est qu'il se trouvait alors dans cette sorte de période congestive que nous avons relatée au début. Une sorte d'impulsion malade l'a précipité en aveugle sur sa victime. Il était persécuté, peu lui importait la victime, il fallait en finir et il a frappé.

Ces aliénés sont particulièrement dangereux, non pas tant par la fréquence de leurs impulsions homicides que par l'imprévu avec lequel elles se manifestent. Très souvent, le persécuté halluciné n'a pas laissé seulement transpirer au dehors son état mental, mais encore il a désigné dans son délire la personne qu'il poursuivra plus tard. Ce sont des dénonciations aux autorités judiciaires, des lettres écrites de tous les côtés, et même adressées souvent à la victime future, lettres bien caractéristiques et qui doivent immédiatement donner l'éveil. A Paris, les personnes qui connaissent le mieux les persécutés, ce sont les commissaires de police. A la seconde lettre qu'ils reçoivent, formulant les mêmes accusations contre une même personne, ils savent à quoi s'en tenir et dans quelle catégorie de malades l'on doit ranger celui qui les a écrites. La victime désignée peut se tenir sur ses gardes, peut avertir les autorités compétentes, ou peut prendre des mesures enfin pour empêcher le persécuté de commettre ce crime qu'il a pris soin lui-même de faire pressentir. Mais ici rien de pareil. Personne n'est désigné, et la victime peut tout aussi bien être une des personnes de l'entourage du persécuté qu'un passant inconnu, un anonyme que le hasard a mis sur sa route.

Cette catégorie de crimes se rencontre souvent dans les asiles d'aliénés. A certaines époques, le persécuté se trouve

sous le coup de cette excitation cérébrale que nous venons de mentionner.

Dans l'observation IV que nous venons de reproduire, nous voyons le malheureux R..., à la fin chaque été changer de caractère, devenir bizarre, et même dangereux ; il est évidemment sous l'action de cette poussée congestive dont nous voulons parler. Dans les observations ultérieures que nous citerons, nous aurons l'occasion de noter plusieurs fois ce phénomène. Malheur alors au médecin, au gardien, à la personne qui approche du persécuté dans cette période ! Si les précautions ne sont pas bien prises, si la surveillance n'est pas active, une catastrophe terrible pourra éclater, et le médecin paiera de sa vie son dévouement si digne d'admiration. Les hommes incrédules n'ont qu'à consulter la liste des médecins qui tombent ainsi victimes de leur devoir. Nous n'aurons pas, pour les convaincre, à aller chercher bien loin les exemples, et les trois ou quatre dernières années nous fourniront suffisamment d'observations.

Il y a quelques années, le Dr Marchand recevait d'un persécuté, un coup de pistolet à la nuque et mourait en quelques heures de cette blessure. Le 16 mars 1882, le Dr Gray, super-intendant de l'Asile d'Utica (État de New-York), avait la figure labourée par une balle de revolver. L'auteur de cette tentative, qui a été reconnu aliéné et traité comme tel n'appartenait pas à l'Asile, n'avait jamais eu de relation avec le Dr Gray, et était venu du dehors pour décharger sur lui un des quatre revolvers dont il était porteur. Le Dr Orange, super-intendant de l'Asile d'aliénés criminels de Broadmoor, près de Londres, étant assis pour

examiner des papiers remis par un malade, reçut un coup violent que celui-ci lui donna sur le sommet de la tête avec une pierre enveloppée dans un mouchoir. Tout récemment le Dr Bécoulet, directeur de l'Asile de Dôle, a été frappé près des yeux avec du verre cassé, par un aliéné persécuté qui essaya ensuite de se couper la gorge (*in. Ann. méd. psych.* 6^e série. T. VIII).

On voit tous les dangers que font courir ces aliénés sous le coup de ces crises.

Cette façon de procéder dans le crime est surtout fréquente, comme nous l'avons déjà dit, chez les alcooliques.

Presque toujours ils sont, à de certains moments, des persécutés, et ils fournissent l'exemple le plus complet des ébranlements critiques. Eux aussi, sont tourmentés, sont persécutés ; seulement chez eux est venu s'ajouter un élément nouveau : les hallucinations de la vue ont ici remplacé les hallucinations de l'ouïe, ou bien marchent de front avec elles ; au lieu d'entendre son ennemi, il le voit.

On en veut à sa vie, on le torture. Mais ces allégations sont vagues ; et souvent, sans avoir montré d'animosité spéciale pour personne, saisi tout à coup d'une crainte que rien ne vient justifier, il se précipite sur le premier venu, qu'il assaille sans pitié. L'alcoolique, errant, incertain dans sa direction matérielle et morale, torturé par des hallucinations terrifiantes, frappe à la manière des bêtes fauves quand la peur l'envahit. La maladie, comme on voit, procède par accès. Aussi ne peut-on jamais compter sur un alcoolique. Ils exposent à des imprévus terribles, car d'un moment à l'autre la crise peut éclater sans que rien la fasse prévoir.

Des exemples nous serviront à démontrer ce que nous avançons. Toutefois, pour éviter toute confusion, nous allons partager nos observations en deux groupes, suivant que l'aliéné aura présenté des habitudes d'alcoolisme ou de sobriété. Nous allons publier d'abord les observations des persécutés non alcooliques.

OBSERVATION I

Recueillie in *Traité du délire des persécutions*, Legrand du Saulle.

B... n'a pas d'habitudes d'ivresse. Il est taciturne et quitte les gens chez qui il travaille. Il travaille depuis trois semaines à Saux-le-Château, chez K... Il le quitte, revient en 1855 et se fâche après plusieurs mois en prétendant qu'on avait voulu lui faire épouser une femme laide ; puis il écrit une lettre d'excuses. Arrêté à Corbeil pour menace envers une femme, il s'évade. En 1861, il a une nouvelle querelle avec K..., qu'il accuse de vouloir le pousser au mariage, de dire du mal de lui, de le menacer. On trouve sur lui une boîte de poudre de chasse et dans sa pailasse une paire de pistolets. Interné, puis remis en liberté, il est arrêté à Paris pour cris séditieux, qu'il profère étant ivre, et est condamné à trois mois de prison. Dès lors, il en veut au gouvernement. Arrêté de nouveau pour menaces envers K..., il est conduit à Clermont, d'où il s'évade de nouveau le jour même où on va le mettre en liberté. Il vagabonde pendant trois ans, se plaint partout d'avoir été détenu injustement et prétend que l'on colporte des bruits sur sa détention. Il sait tout par une gazette invincible.

Un gendarme le trouve s'exerçant au pistolet contre un arbre ; B... le vise et le manque. Arrêté, il réussit encore à s'évader le 6 juillet 1861. Le 28 septembre il tire sur D..., le blesse légèrement ; le 25 il tire sur B... et sur la femme Q... Le 1^{er} octobre il tire sur le curé

et le garde-champêtre et blesse celui-ci, il tire aussi sur les gendarmes et est enfin arrêté. En prison, les idées de persécution continuent. Si on avait bien cherché, tout aurait été rendu clair, rien ne serait arrivé; il n'est pas coupable et prétend qu'on ne peut le condamner.

OBSERVATION II

(Rapport médico-légal sur l'état mental du sieur Aymes, inculpé d'homicide, par MM. Parant, Moguès, Guilhem, *in Ann. méd. psych.* 6^e série. T. VI, 1881).

Le 18 juin 1881, le sieur Aymes, interné à l'asile de Braqueville, depuis six semaines, tirait à bout portant un coup de revolver sur M. le Dr Marchand, directeur de l'Asile. La balle atteignait la partie postérieure de la tête, déterminant une blessure, à la suite de laquelle le malheureux succombait.

Aymes est un soldat de fortune. Engagé volontaire en 1855, il s'est peu à peu élevé, par sa bonne conduite, par sa tenue, par son mérite, en 1870 jusqu'au grade de capitaine. A cette époque, un rapport constate son caractère bizarre. Fréquentant peu ses camarades, il se croit persécuté.

En 1878, il se marie et sans que rien vienne justifier ses soupçons il accuse sa femme, il interprète dans ce sens tout ce qui se dit autour de lui; enfin une prétendue et invraisemblable conversation qu'il a surprise entre sa femme et son beau-frère lui dévoile l'étendue de son malheur. En outre, à cette époque il a ressenti des douleurs d'estomac et a cru qu'elle voulait l'empoisonner. Ses lettres dépeignent son état mental. On lui a fait prendre un narcotique pour le rendre incapable de remplir ses devoirs conjugaux pendant que son beau-frère, au vu et au su de toute sa famille, était l'amant de sa femme. D'ailleurs la famille devait elle-même choisir un amant à sa femme pour lui permettre de cacher ses débordements : cet amant était un capitaine de la garnison de Rouen où Aymes se trouvait en ce moment. Au lende-

main même de son mariage, ses soupçons sont nés, et bientôt ce n'est plus un officier qu'il soupçonne, c'est plusieurs. A cette époque il avait encore des moments lucides et rédigeait alors des serments de fidélité qu'il faisait signer à sa femme.

Ces excentricités émurent l'autorité militaire qui le fit examiner par un médecin militaire qui constate que l'état mental d'Aymes menace sa propre vie, celle de sa femme et celle de ses voisins. Sa femme, à cette époque, juge bon de le quitter, et comme à cette époque le général X... qui commandait à Rouen était absent, il conclut que sa femme était allée le rejoindre. Dès lors, ce général occupe une grande place dans les idées délirantes d'Aymes. N'ayant plus sa femme, il tourne ses persécutions contre ses prétendus amants, les provoquant en duel, les poursuivant de ses injures, au point que ceux-ci, surtout le principal amant, se virent obligés de demander à leurs chefs de les protéger.

On l'envoie au Val-de-Grâce où il passe un certain temps. Il est placé dans une nouvelle garnison où il ne tarde pas à s'aliéner l'esprit des officiers par ses calomnies contre sa femme ; il voit là une machination de sa femme et de son beau-frère. D'ailleurs sa femme est venue se livrer aux officiers d'Alençon. Il change plusieurs fois de garnison, et partout les mêmes idées le poursuivent, il croit entendre que l'on crie sur son passage : Tiens voilà le cocu. Il envoie des milliers de lettres au procureur, aux députés, aux ministres. Il frappa brutalement et sans motif un lieutenant qui passait près de lui, et n'a pas conservé le souvenir de cette agression. Il s'arme d'un revolver et menace son colonel aussi, puis ses camarades. Les médecins, consultés, réclament son internement. On se contente de le mettre en non activité, de le renvoyer à Revel. Là, ses allégations contre sa femme rencontrent quelques crédules. Ses ennemis ont fait une vaste association et le poursuivent jusque chez lui. Mais bientôt sa femme et son beau-frère cessent d'être l'objet de ses persécutions, maintenant ce sont ses chefs. Il réclame une enquête et lorsqu'on lui ordonne de passer en conseil de réforme, il refuse, accusant les membres d'être vendus. Alors parce qu'on lui refuse justice, il se fera justice lui-même. On se

décide alors à le conduire à Braqueville et là il commet le crime que nous avons relaté. Il se croit dans le cas de légitime défense et réclame sa mise en liberté. Interrogé sur le mobile de son crime, il répond : « parce qu'il se jouait de moi ».

OBSERVATION III

(Recueillie *in Etudes cliniques* de Moret, reproduite *in thèse* de Mont).

Joseph L..., est un homme de 40 ans, d'un tempérament sanguin ; sa figure exprime la rudesse, et si un sourire vient effleurer ses lèvres, ce n'est que lorsqu'on met en doute l'intégrité de sa raison. Encore ce sourire n'est-il que l'expression du dédain ou de l'espèce de colère concentrée avec laquelle il écoute et accepte une observation.

Cet homme, cantonnier de son état, se rendait à la ville voisine pour acheter ses aliments, car il ne confiait à personne le soin de préparer sa nourriture ; il rencontre un jeune enfant de 11 ans qu'il ne connaît pas. A sa vue, une espèce de fureur sauvage s'empare de lui ; il tire une serpe qu'il portait dans sa carnassière, et malgré les cris de cet infortuné et ses prières les plus suppliantes, le tue et le mutilé de la façon la plus affreuse.

Il continue son chemin, rencontre un homme qui lui dit bonjour, l'assassin le regarde et lui dit : Prends garde que je ne t'arrange comme cet autre là-bas. Il entre en ville, fait ses provisions et rentre tranquillement au village. Il trouve à son retour tous les habitants qui l'attendaient, qui s'emparent de lui avec des signes non équivoques de l'horreur qu'il leur inspirait. Mais lui : Que me voulez-vous ? leur dit-il, j'ai tué un enfant, j'ai bien fait, il y a assez longtemps que l'on me fait souffrir, il fallait bien en finir avec eux.

Joseph C... avait toujours eu des opinions exaltées. En 1848, il parlait de magie, et on l'a entendu dire qu'il fallait en finir avec ces gens-là. Les rapports des premiers experts firent ressortir ces

circonstances, et l'on ne vit en lui qu'un exalté politique justement condamnable.

Examiné à l'Asile, les conclusions sont contraires.

L'enquête a permis d'établir les faits suivants :

Dix ans auparavant, Joseph C. avait montré de l'exaltation religieuse, il fréquentait les églises, laissant pousser sa barbe. Puis une réaction se produisit, il fréquente les cabarets et brise chez lui les emblèmes de piété.

En 1848, il se jette dans la politique et se fait remarquer par son fanatisme. En prison à Épinal, il rejette tous les aliments, prétendant qu'ils sont empoisonnés. A l'Asile, son délire persiste, il est tourmenté par la *magogie de la faction*. La magogie est une société d'individus qui empoisonnent les aliments ; la faction est une association de personnes hostiles, connaissant ses plus secrètes pensées et l'ayant empêché de réussir dans un mariage qu'il voulait contracter. Du reste, il se préoccupe fort peu de sa responsabilité, il a tué cet enfant avec un déploiement de férocité peu ordinaire ; mais que lui importe, il fallait en finir « aussi bien, je souffrais trop. » Si on lui représente le malheur de cette famille privée de son fils : Eh bien ! répond-il, il vaut autant que ce soit lui qu'un autre, qu'on me rende justice, c'est tout ce que je demande. Puisque je ne suis pas fou, pourquoi me retient-on ici, et si on me guillotine, eh bien ! on me guillotinerà.

OBSERVATION IV

Casper raconte qu'un ancien rabbin, converti au catholicisme et devenu professeur de droit, avait à Berlin une belle situation qu'il ne sut pas conserver. Il s'en alla à Zurich à la recherche d'une meilleure position, puis part pour l'Amérique pour se faire avocat, revient en Europe, se fixe en Suisse, puis finalement à Berlin. Il est bien en cour, dit-il, car la cour a bien vu à qui elle avait affaire. Ces idées d'orgueil s'évanouissent et il devient persécuté. On l'observe par des trous au plafond, on l'empêche de travailler, on lui vole ses idées.

Puis ce sont des étrangers qui ont loué des appartements dans son voisinage pour l'observer. Il a vu des équipages s'arrêter devant sa porte, desquels sont sortis des espions. Il a eu recours, pour se plaindre, aux ministres ; mais il a fallu qu'il se défende lui-même. Il se munit d'un revolver et tire sur un jeune homme à longue barbe qu'il ne connaissait pas, qui avait un extérieur suspect et était un de ses mille espions. Il répète en souriant qu'il ne l'a pas atteint et qu'il va comparaître devant le tribunal comme accusé tandis qu'il devrait être comme plaignant.

Nous allons donner maintenant quelques exemples d'homicides commis par des persécutés alcooliques.

OBSERVATION I

(Recueillie *in Ann. méd. psych.*, M. Dutague).

M..., d'une intelligence assez bornée, d'une instruction à peu près nulle, se livre depuis quelque temps à l'abus de l'alcool et du vin. D'alcoolique, il devient persécuté, ses amis le trahissent, sa femme le trompe, ses voisins le regardent d'une façon qui signifie beaucoup. Le voilà jaloux, persécuté, accusant à tort sa femme d'entretenir des relations d'adultère avec un nommé C..., son ami. Il profère des menaces de mort contre lui, achète un revolver, des cartouches, car C... veut se débarrasser de lui, tout le village en parle, le juge de paix l'a prévenu.

Bientôt M... perd l'appétit ; il devient inquiet, turbulent, querelleur, et ne fait que boire davantage. Un soir, ayant bu plus que de coutume, il éprouve des hallucinations de la vue, entre chez un nommé B... qui s'entend avec C..., son ennemi mortel. Il le trouve seul assis au coin du feu, et lui tire à bout portant plusieurs coups de revolver. B... tombe frappé à mort.

M... sort de la maison, recharge son revolver et le lendemain, interrogé par un magistrat, lui répond : qu'il a été attiré dans un infâme guet-à-pens.

« Je me défendais, voilà tout, dit-il. Mais il n'y avait personne, lui objecte-t-on. Personne ! Ecoutez que je vous raconte, M. le juge, B... m'a entraîné dans sa maison. Aussitôt sa femme s'est esquivée, ce qui m'a paru louche.

Dans la salle se trouvaient B., qui me saisit le bras droit, C., le bras gauche, et un troisième que je n'ai pu reconnaître, me tenait par derrière. Mais je crois bien que c'était ce brigand de C..., le même qui m'en veut tant et que j'ai surpris un jour dans une cabane avec ma femme, faisant des indécences. Bref, voyant qu'ils refusaient de me lâcher et que ça tournait mal pour moi, je les ai prévenus. Puis comme ils n'en tenaient pas compte et me poussaient vers le fond, j'ai fait un effort surhumain, j'ai dégagé mes bras et j'ai saisi mon revolver sous ma blouse, j'ai tiré sur lui qui était le plus à ma portée.

L'hallucination est si vivace dans son esprit qu'il refuse de se dérober sous l'excuse d'ivresse, que le magistrat instructeur envoie à son secours. Il s'est légitimement défendu contre trois gredins. S'il y a un mort, tant pis, mais il est prêt à recommencer. A l'Asile, sous l'influence du régime, l'hallucination alcoolique disparaît ; le persécuté reste. « Je suis la victime d'un complot, et si c'était moi qui étais allé le premier à la gendarmerie, ce n'est pas moi qui serais sous les verroux ; ce serait C... et ma... de femme. » Il est innocent et envoie de tous les côtés des lettres réclamant sa mise en liberté.

OBSERVATION II

Un malade entre à Bicêtre, se rétablit rapidement et demande sa sortie. Le médecin prend des délais tempérés, prudemment, et affirme la mise en liberté. La femme du malade vient à son tour supplier le médecin de lui rendre son mari qui est seul, ajoute-t-elle, pour subve-

nir aux besoins d'une nombreuse famille. Le médecin craint une rechute, et ajourne encore. Très convaincu enfin de la guérison, il provoque la sortie. Pendant huit jours, l'ancien malade s'enivre chez lui avec sa femme. Au bout de ce temps, il est pris un soir d'un accès de fureur. Soudain, il s'empare d'un marteau, frappe à coups redoublés sur le crâne de sa femme ivre, puis lui tranche la tête à l'aide d'un grand couteau de cuisine. Il se pend ensuite. Dans la même chambre, dormaient les enfants de ces malheureux.

OBSERVATION III

Un sieur D... sort d'un établissement public d'aliénés, il allait très bien. Le retour du chef de famille est fêté à la maison. A la fin du repas, D... se lève, s'enfuit et court à travers la campagne. Sa fille, âgée de 17 ans, se met aussitôt à sa poursuite, rejoint son père qui fond sur elle et lui tranche la tête avec un couteau de poche.

Le lendemain, le malheureux, tout couvert encore du sang de sa fille, raconte au médecin aliéniste ce qui s'est passé. Il s'était vu accusé des plus grands crimes, poursuivi par les sergents de ville et les gendarmes, et menacé de la guillotine.

OBSERVATION IV

Un campagnard aisé, d'une intelligence bornée, se livre à l'ivrognerie. Il éprouve de la dyspepsie, devient misanthrope, croit que l'on a mis des drogues dans ses boissons. Il se retire dans une petite maison de campagne, creuse un fossé autour de son habitation, il ne vit que d'aliments qu'il se prépare lui-même. Le mauvais état de sa digestion influe d'une manière notable sur ses facultés. Il en veut surtout à un garde-champêtre qui rôde autour de sa maison pour lui jeter quelques mauvaises drogues dans ses aliments. Il s'arme d'un fusil, et l'individu n'échappe à la mort que parce que le fusil fait long feu.

HOMICIDES

COMMIS SOUS L'INFLUENCE DES IDÉES DÉLIRANTES SPÉCIALES DES PERSÉCUTÉS

Dans les chapitres précédents, nous avons successivement étudié les homicides commis, d'un côté, sous l'influence des hallucinations, d'un autre côté, sous l'empire d'une impulsion, en quelque sorte irrésistible. Dans ce chapitre, nous voulons nous occuper des homicides commis sous l'influence des idées délirantes spéciales des persécutés. Nous allons brièvement exposer quelles sont les principales d'entre elles et les modifications qu'elles font subir à l'acte homicide lui-même.

Les principales de ces idées sont : l'hypochondrie, la crainte de l'empoisonnement, les idées de grandeur. Disons toutefois, qu'au point de vue du sujet qui nous occupe, cette dernière classe ne présente pas un grand intérêt, car elle ne pousse pas le persécuté vers l'homicide.

Des idées hypochondriaques se manifestent très souvent chez les persécutés. Nous publierons plus loin un certain nombre d'exemples qui sont caractéristiques. Le persécuté hypochondriaque a toujours l'esprit préoccupé par l'état de ses organes ; il est malade, son estomac ne fonctionne pas, il est toujours souffrant, il interprète les phénomènes physiologiques les plus naturels comme un symptôme de maladie. Quoique jouissant la plupart du temps d'une excellente santé, il se plaint cependant perpétuellement, il

prend de nombreux remèdes, essayant les substances les plus contraires, toujours sans succès, bien entendu, changeant souvent de médecin, et n'étant jamais content d'aucun, raisonnant son mal comme un praticien consommé, et se flattant de connaître sa maladie mieux que tous les médecins qui n'ont jamais compris ce dont il s'agissait.

Cet état particulier assombrit son caractère. Il devient taciturne, morne, fuyant toute société, ne s'occupant de rien, vivant toujours au milieu des soucis perpétuels que lui cause sa santé.

Mais tant qu'il ne donne pas une apparence improbable aux sensations qu'il éprouve, on ne peut pas, à proprement parler, le considérer comme un aliéné véritable. Souvent en effet, il existe une lésion primordiale parfaitement nette, et c'est cette lésion qui, grossie démesurément dans son esprit, entraîne chez lui cet état particulier d'hypochondrie. On trouve dans la vie des milliers de gens se plaignant ainsi d'une maladie parfaitement imaginaire ; ils vivent à l'écart, n'ont aucune relation et passent en général pour des originaux dont la fréquentation, le plus souvent peu aimable, n'est pas à rechercher. On ne peut les considérer comme des aliénés ; mais lorsque l'hypochondrie devient plus grave, lorsque leurs idées ne deviennent plus acceptables, mais absolument délirantes, le pronostic acquiert une gravité bien plus grande. Ils accusent des lésions et des douleurs fantastiques, des maladies absolument invraisemblables, mais ce n'est pas là que git le danger. Ces maladies ont eu un point de départ, elles ont une cause et c'est vers cette cause que le persécuté revient toujours avec obstination. Ils sont malades depuis une cer-

taine époque, et c'est depuis qu'ils ont pris un certain remède, qu'ils ont consulté un certain médecin, qu'ils souffrent ainsi. Dès lors, tout ce qu'ils éprouveront, toutes leurs fausses perceptions, ils les mettront sur le compte de ce praticien. Chaque jour ils accumuleront contre lui un peu plus de haine. Leur désir de vengeance grandira sourdement dans leur esprit et s'accroîtra de jour en jour jusqu'à ce que la crise éclate, terrible et imprévue. Cette idée délirante est donc très dangereuse, et c'est surtout le médecin qui devra principalement se méfier de ces aliénés, s'il ne veut pas être brusquement victime de son dévouement.

La crainte de l'empoisonnement est, elle aussi, une des idées délirantes les plus dangereuses et les plus terribles parmi celles qui viennent tourmenter le persécuté. Hâtons-nous de dire qu'elle est très fréquente dans cette forme d'aliénation mentale, comme nous pouvons le voir, du reste, dans les observations que nous avons publiées.

Sous l'empire de cette idée délirante, le persécuté devient soupçonneux d'une façon absolument caractéristique. Il refuse de toucher à aucun des mets qui lui sont présentés avant que les personnes qui sont avec lui n'en aient préalablement mangé. Tout ce qu'il voit sur la table lui paraît suspect ; les viandes renferment du poison ou on a jeté des drogues dans le vin ; et il n'est pas très sûr, même lorsqu'il a vu l'assistance y goûter sans en redouter le moindre inconvénient, que ces mets soient absolument inoffensifs. Aussi change-t-il souvent de restaurant, restant fort peu de temps dans le même établissement. Tous les cuisiniers deviennent, à un certain moment, l'objet de ses soupçons, et il intente souvent des procès aux divers

restaurateurs chez lesquels il a pris pension pendant quelque temps. Très souvent même, pour plus de sûreté, il prépare lui-même tous ses aliments, ne voulant pas céder ce soin au premier venu. Il achète lui-même tout ce dont il a besoin, fait souvent analyser les boissons dont il se sert ; et, toutes ces précautions prises, il est loin d'être convaincu de la parfaite innocuité de tous ses aliments.

On voit donc à quelle torture perpétuelle est soumis le persécuté qui se croit empoisonné. Dès l'instant que cette idée a pris possession de son esprit, elle l'absorbe tout entier, ne lui laissant ni trêve ni repos, le persécutant partout et toujours. Comme les persécutés dont nous avons déjà parlé, il rapporte cet empoisonnement à une cause première ; il sait parfaitement, dans son entourage, quel est celui qui cherche à l'empoisonner ; il sait parfaitement qu'il est malade depuis le jour où il s'est assis à sa table, où il a goûté à une liqueur que ce dernier lui avait offerte. La conséquence découle tout naturellement : puisqu'il sait qui a voulu l'empoisonner, il cherchera à se débarrasser de cette menace perpétuelle, et il frappera celui qui est désigné nettement dans son délire.

Sous l'empire de leurs idées délirantes, les persécutés réussissent à cacher sous des dehors parfaitement calmes leurs sinistres projets. A peine un peu de bizarrerie de caractère, quelques excentricités, dont souvent l'on s'amuse et qu'on traite d'originalité, dénotent chez eux un état mental particulier, et cependant, sous des dehors presque normaux, couvent des idées de vengeance terrible. C'est cet état de dissimulation qui les rend surtout dangereux.

Souvent même, dans les asiles, ils parviennent à donner le change sur leur état mental. On les observe pendant une certaine période, puis, persuadés de leur rétablissement, on les laisse sortir de l'asile et souvent, après un temps plus ou moins long, on ne tarde pas à les reconduire, souillés du sang d'une victime. Aussi ne doit-on pas faire grand cas des périodes de rémission que le persécuté présente au cours de son délire ; souvent ce n'est qu'une feinte. Parfois la rémission peut être franche, il est vrai, mais elle est de courte durée ; les idées délirantes reprennent bientôt le dessus, et le malheureux aliéné ne tarde pas à être de nouveau envahi par ses terrifiantes persécutions.

Cet état de dissimulation, parfaitement réel et parfaitement calculé, présente une grande difficulté d'interprétation au point de vue médico-légal. Il est en effet difficile, en face d'un accusé qui n'a jamais présenté comme trouble cérébral qu'un peu d'excentricité de caractère, cependant, et qui a parfaitement tramé en quelque sorte son crime, dont tous les actes s'enchaînent parfaitement, préparant tout, se munissant longtemps auparavant des armes nécessaires, attendant l'heure la plus propice et le moment le plus opportun, faisant preuve, en somme, d'une logique et d'un esprit de suite parfaitement normaux, il est, dis-je, fort difficile, en face d'un cas pareil, de convaincre les jurés de l'irresponsabilité absolue de l'inculpé.

Cette question a toujours fortement préoccupé tous les médecins, soit légistes, soit aliénistes, qui s'en sont occupés, et elle est trop importante pour qu'à la fin de notre travail, nous n'y consacrons pas quelques lignes.

Nous allons donner des exemples d'homicides commis

sous l'influence de l'hypochondrie, et d'homicides commis sous l'influence de l'idée d'empoisonnement.

OBSERVATION I

Un sieur Bourgeois, cocher de cabriolet, âgé de 45 ans, tire un jour deux coups de pistolet sur le D^r Bleynie, à Paris, et le manque. Trois ans auparavant, il achète un poignard, mais « il ne s'était pas senti le courage de s'en servir. »

De quelle faute Bleynie s'était-il rendu coupable ? C'est Bourgeois qui va nous l'apprendre.

« Il y a seize ans, dit-il, j'ai gagné une fraîcheur dans les intestins, elle pouvait être guérie en huit jours, il suffisait de six bains de vapeur. Je vais trouver M. Fiève qui m'ordonne des drogues et me fait poser des vésicatoires sur le ventre. Après plusieurs mois de ce traitement, je retournai lui dire que je souffrais toujours et que j'avais un mal de plus, que les vésicatoires m'avaient dérangé et remué les organes. Lorsque je lui explique mon mal, il ne fait qu'en rire. Je m'adresse à M. Bleynie, il m'a ordonné des bains chauds, j'en prends pendant quatre mois, mais les bains chauds affaiblissent mes intestins. Il m'ordonne des bains froids, ce qui ne fait qu'augmenter ma fraîcheur. Je vais à l'hôpital Saint-Louis consulter M. Biett, il m'ordonne des bains de vapeur. J'en prends 300 de suite, mais il était trop tard, j'avais les intestins si resserrés, que les digestions ne pouvaient se faire. M. Biett me conseille une tisane de miel et de coquelicot. Elle me donne une maladie de plus. J'applique, sur les conseils de M. Biett, un nouveau vésicatoire sur le ventre, il me retire du corps un affreux mastic formé par cette affreuse tisane de coquelicot, la peau du ventre se ratatine et me fait faire la grimace. J'ai été obligé d'abandonner mon état de cocher, je me perdais dans Paris, et les personnes que je conduisais m'indiquaient le chemin. J'ai voulu prendre l'état de marchand de vin, mais par rapport à ma fraîcheur, je ne pouvais rester dans les caves, ni mettre mes mains à l'eau. Enfin,

depuis 16 ans, je suis, par la faute des médecins, dans la plus cruelle position. »

Douze ans avant l'attentat sur la personne de M. Bleyne et alors qu'il n'avait reçu des soins que de M. Fiève, Bourgeois en voulait déjà à ce dernier médecin au point de répéter à tout moment à sa femme : Fiève est un gueux, un scélérat, je le tuerai. Mêmes reproches, mêmes menaces contre M. Bielt et d'autres praticiens.

L'hypochondrie, dans cette dernière observation, est absolument hors de doute, et nous voyons Bourgeois, accuser, dans son délire, des lésions absolument invraisemblables. Il s'adresse successivement à trois médecins, et chaque fois il rumine contre eux des projets de vengeance. Nous le voyons aussi hésiter longuement à commettre son crime, puisqu'il avoue avoir acheté un poignard trois ans avant son attentat, mais n'avoir pas eu le courage de s'en servir. Nous voyons combien peut être longue la durée de ce délire puisque les premières idées délirantes qu'il accuse remontent à 16 ans.

OBSERVATION II

Recueillie in *Traité du délire des persécutions*, de Legrand du Saulle.

M. G..., notaire, a contracté plusieurs affections syphilitiques et fait un usage immodéré du Rob Laffecteur. Ne pouvant arriver à se guérir, il devient triste, sombre, défiant, se persuade que s'il ne parvient pas à guérir il le doit aux manœuvres de quelques magnétiseurs. C'est à cela qu'il doit les cruelles souffrances qu'il ressent à la tête, aux épaules, et au bas ventre. Il est dans la ferme conviction qu'on veut l'empoisonner. Exaspéré, il ne voit qu'un moyen de mettre un terme à

toutes ces persécutions, c'est de tuer successivement tous ceux qu'il suppose le magnétiser. Ses soupçons se portent sur ses parents, ses amis, et particulièrement sur le curé de la paroisse ; il fait à ce sujet des déclarations secrètes aux autorités, les avertissant que si les manœuvres magnétiques ne cessent pas, il se verra obligé de tuer le curé. Le 6 janvier 1837, M. G... se rend au presbytère, il ouvre la porte de la chambre où le curé était à dîner avec quelques amis et s'adressant à lui : Je te tiens, lui dit-il, c'est ton dernier jour. Un premier coup de fusil renverse le malheureux, frappé à mort. A la faveur du trouble de cette scène, G... s'enfuit; il est conduit peu de temps après à Charenton.

Il est fort probable que le délire des persécutions a débuté dans ce cas par la crainte de la syphilis. Et cette crainte servant de point de départ au délire n'est pas particulière à G... Un malade syphilitique entendait toute la journée des voix qui lui répétaient : Tu l'as, tu l'as, pourri, pourri. Il y a un autre fait intéressant à noter dans cette observation, ce sont les lettres que G... écrit aux autorités pour les avertir que si les poursuites dont il est l'objet continuent, il se verra obligé de tuer le curé. En effet, très souvent, les persécutés écrivent de longues lettres où ils décrivent leur malheur dans un langage, souvent tout pittoresque. Dans ces lettres, on ne retrouve parfois que quelques passages dénotant un état mental mal équilibré et qui détonnent au milieu d'observations pleines de bon sens et telles que pourrait les faire un homme parfaitement sain d'esprit. Elle peuvent parfaitement tromper le lecteur qui n'est pas prévenu. Disons toutefois que ces lettres ont très souvent cela de bon, c'est qu'elles avertissent la personne qui s'y trouve désignée et lui permettent de veiller à sa sûreté.

Nous allons maintenant donner des exemples d'homicides commis sous l'empire de la crainte d'empoisonnement.

OBSERVATION I

(Recueillie in *Homicide chez les aliénés*. Blanche).

L... est un homme de 53 ans, qui, après un séjour assez long en Californie revint de ce pays avec une petite fortune. Il s'associa avec M... pour l'exploitation d'une maison de commerce. Puis son commerce ayant prospéré, il se retira et laissa M... à la tête de la maison.

Tant qu'ils sont restés ensemble, les deux associés n'ont jamais eu de difficulté. Quoique d'un caractère méfiant, L... n'a jamais eu de discussion d'intérêt avec son associé ; mais après son départ, malgré l'honnêteté absolue de M..., L.... change d'opinion sur le compte de son ami ; il ne lui rend pas de comptes fidèles, d'ailleurs, il a entendu dire que M... faisait courir des bruits fâcheux sur son état mental. Il oublie cependant ses inquiétudes et continue à vivre tranquille, tout en se plaignant cependant de ses affaires et de l'irrégularité avec laquelle M... tenait ses engagements.

Sa femme qui avait l'habitude de s'occuper de ses affaires, n'ayant pu terminer le règlement de comptes, L..., mécontent, vint lui-même à Paris, va voir plusieurs personnes chez lesquelles il se montre vivement excité contre son associé. Se rend chez M..., puis ne le trouvant pas, va déjeuner sans commettre aucun excès. Averti par un employé que M... l'attend, il se rend chez lui et sans provocation, sans discussion, il le frappe d'un coup de couteau dans le ventre, en présence du caissier et de deux employés de la maison.

Dans son interrogatoire il répond d'une façon très lucide à toutes les questions qui lui sont posées ; mais se plaint de M..., qui ne connaissait pas le métier, le volait et lui devait de l'argent.

D'ailleurs un jeune homme qu'il ne connaît pas, lui a dit de se méfier de son associé, qu'il allait lui faire son affaire. D'ailleurs le garçon de bureau, envoyé par M..., pour l'avertir, a jeté un regard à travers le carreau du café avant d'entrer.

Puis dans le couloir conduisant au bureau, il a été frappé d'un coup de poing. C'est alors qu'il a lancé son couteau contre M... Le couteau était ouvert dans sa poche et enveloppé de papier « pour éviter les déchirures de l'habit et les coupures aux mains. » Lorsqu'il parle de M..., il entre dans une colère affreuse et cherche à se livrer à des actes de violence.

Il a été souffrant du jour où M... lui fit un cadeau de bouteilles d'eau-de-vie, un petit verre le rendit malade.

OBSERVATION II

(Recueillie *in Homicides chez les Aliénés*. Blanche).

A..., marié à Euphrasie L., déjà père d'un enfant, ne présentant pas d'antécédents héréditaires. Jusqu'en 1877, il est considéré comme bon travailleur, économe, d'habitudes sobres; mais n'a jamais prospéré dans ses affaires, ce qui l'a fortement affecté. Son caractère devient irritable et sa femme étant devenue enceinte une deuxième fois, il lui lance un coup de pied dans le ventre pour la faire avorter. Las de voir ses affaires en mauvais état, il vend son fonds pour en acheter un autre, qui ne réussit pas mieux, du reste. Dès lors il ne cesse de maltraiter sa femme et se met à boire de l'absinthe, Il accable sa femme de soupçons injurieux et devient bientôt d'une jalousie insensée. Dans chaque homme du pays, il voit un amant de sa femme. Un jour même, se promenant au bord de l'eau avec un de ses compatriotes qu'il soupçonne d'être l'amant de sa femme, la tentation le prend de le jeter à l'eau. Étant un obstacle aux débordements de sa femme, il est naturel que celle-ci veuille l'empoisonner. Il raconte ses malheurs

à sa mère, et accable de mauvais traitements sa pauvre femme, qui accepte tout sans se plaindre.

Un jour, elle lui annonce qu'elle part pour Vincennes. A... persuadé, qu'elle va rejoindre un de ses amants, la frappe à coups de poing, puis, saisissant un rasoir, lui coupe la gorge.

Depuis son entrée en prison, il est toujours constipé et voudrait un lavement ; il croit toujours que l'on veut l'empoisonner, il se plaint du tabac qu'on lui donne, il frappe son co-détenu dans son sommeil, lui reprochant de le taquiner. Il ne tarde pas à être envoyé dans un asile d'aliénés.

OBSERVATION III

(Recueillie in *Traité du délire des persécutions*, Legrand du Saulle)

L..., ancien cuisinier, âgé de 68 ans, entre à Bicêtre par suite d'une ordonnance de non lieu de la Chambre des mises en accusation de la Cour de Paris, et en vertu d'un certificat médical, délivré par M. Lasègue et portant ces mots : Délire des persécutions.

Il déclare qu'il est enfant naturel et sans famille. Dans le département de Seine-et-Marne, il passe pour bizarre, fantasque, irascible, méchant. Il avait toujours peur d'être volé ou empoisonné. Il voyait des agents partout, se croyant traqué par la police et les gendarmes, prenait les passants pour des espions, changeant de logement à chaque instant, ne touchant jamais aux aliments sans que d'autres en eussent mangé avant lui. Se barricadant dans sa chambre et ne se couchant jamais sans avoir placé un grand couteau de cuisine sous son oreiller. Deux ans avant le fait qui va être raconté, M. Delasiauve rencontra L... chez des amis et il crut devoir leur dire : Prenez garde, cet homme-là fera quelque malheur. La prédiction se réalisa.

L... était très lié avec le sieur M..., maître d'hôtel à Melun. Il de-

meurait chez lui, mangeait à sa table, puis avait demandé de manger avec les domestiques.

Le 7 septembre, à 7 heures du matin, les deux amis causaient ensemble dans la cuisine et on entendit M... dire en plaisantant à L... « Pourquoi regardez-vous dans le lait, vous serez donc toujours le même, vous ne changerez donc pas ? » A peine avait-il achevé ces mots que les cris : A moi, au secours ! se firent entendre et que M... tomba assassiné. On accourut et l'on vit L... qui, armé d'un grand couteau, essayait de se couper la gorge. Aussitôt arrêté, il avoua son crime, déclara que la victime était un misérable, que l'hôtel du Grand Monarque était devenu le rendez-vous de tous ses ennemis et que son ancien ami l'avait trahi comme les autres. Plusieurs fois, dit-il, il avait voulu l'empoisonner, il s'était vengé, mais son action méritait une punition, attendu qu'on n'avait pas le droit de se faire justice soi-même.

Renvoyé devant la Cour d'assises de Seine-et-Marne, l'affaire fut remise à une autre session et le dossier revint à Paris au parquet du procureur général. Examiné par trois experts d'abord, puis ensuite par des aliénistes très distingués, L... fut envoyé à l'asile où il se montra triste, abattu, indifférent, apathique, regrettant à peine l'énormité de son crime. Il est toujours seul, ne parle à personne, se plaint de nombreuses vexations. A quelque temps de là, il est trouvé pendu dans sa cellule.

Cette observation nous montre jusqu'où peut aller la dissimulation chez les persécutés. L... n'a pas rompu ses relations avec son ami, quoiqu'il soit persuadé qu'il veut l'empoisonner ; il continue à aller chez lui et à manger à sa table, quoiqu'il sache bien qu'il a plusieurs fois attenté à sa vie. C'est sur un mot banal que la crise éclate et que L... frappe son ennemi. Notons aussi que l'instruction de l'affaire fut longue et que malgré l'habileté consommée et la grande expérience des experts, la question de savoir si

L... était réellement coupable fut longuement débattue. Remarquons également que M. Delasiauve avait prévu ce qui devait arriver, et que si l'on avait suivi ses conseils, le crime aurait pu être évité. Enfin, notons aussi que le diagnostic d'aliénation mentale se trouva confirmé par le fait même du suicide de L...

OBSERVATION IV

(Recueillie *In Ann. méd. psyc.*)

Le 8 septembre 1881, à 6 heures du soir, R..., tenant un morceau de pain de la main droite, et dissimulant sa main gauche sous sa blouse, pénètre chez sa belle-mère, lui réclamant ses enfants et sa femme dont il est séparé judiciairement. Invité à se retirer, il sort, rentre quelques instants après et renouvelle sa demande. Sur un nouveau refus, il tire de sous sa blouse sa main gauche et la frappe à la gorge en disant : Tenez, voilà ce que je suis venu faire. Le crime accompli, il va se laver les mains à une fontaine située en face. Puis rencontrant le garde-champêtre, il lui annonce sans la moindre émotion « qu'il vient de mettre sa belle-mère sur la planche ».

C'est un ancien gendarme qui a fait régulièrement son service jusqu'en 1874. A cette époque, il est réformé comme querelleur, et insulte envers ses supérieurs. Il considère sa belle-mère comme l'auteur des complots dont il est victime ; il se figure qu'elle veut le faire passer pour un mari trompé, et que tout le monde tient des propos sur son compte. Un jour il saisit sa belle-mère à la gorge et veut l'étrangler. Il se sépare de sa femme et reçoit de cette dernière 1000 fr. Il s'embarqua pour l'Amérique, mais bientôt rentra en France et débarqua deux mois après à Marseille. Ses idées de persécution l'avaient suivi. Il se rend, à peine arrivé, chez sa belle-mère, pénètre une nuit chez elle, met le feu à un bâtiment attenant à son logis et va jeter à la

poste une lettre dans laquelle il se dénonce. Arrêté, son langage est si extraordinaire qu'on l'interne dans un asile d'aliénés. On lui délivre un certificat médical constatant qu'il est atteint du délire des persécutions.

Cependant, cédant aux sollicitations de sa famille, on le rend à la liberté avec un certificat constatant son état, le danger qu'il peut faire causer à ses semblables, et engageant sa famille à veiller attentivement sur lui. A peine sorti de l'asile, les scènes recommencent et sa femme obtient la séparation judiciaire. Elle le fait même condamner à deux mois de prison. Il sort le 1^{er}, et le 5 il commet l'attentat. Il entend des voix qui chuchotent autour de lui, qui le traitent de c... Sa belle-mère voulait l'empoisonner ; il se défend absolument d'être aliéné.

OBSERVATION V

Observation recueillie dans le service de M. le D^r Christian, à Charenton.

M..., ingénieur, a toujours mené une vie calme et régulière, il avoue des habitudes d'onanisme. Un oncle du côté maternel et une tante du côté paternel sont morts aliénés. Son intelligence est très développée ; un certificat médical délivré en juillet 1872 le dépeint : scrupuleux à remplir ses devoirs, d'un caractère impatient et nerveux, bienveillant, modeste, indulgent.

C'est en 1870, à Glasgow, où il s'était rendu pour exercer sa profession, que se sont manifestés les premiers symptômes de troubles intellectuels. Brusquement, à la suite de quelques contrariétés de peu d'importance, interné dans un asile d'aliénés en Suisse, il ne tarde pas à s'évader.

Renonçant dès lors à tout travail, il mène une vie assez déréglée, fréquentant les cabarets de bas étage, continuellement obsédé par les idées de persécution, par les craintes d'empoisonnement, il devient insupportable à ses amis qu'il accuse de se moquer de lui. Il accuse

les restaurateurs de mêler à ses aliments des matières suspectes de nature à le faire mourir et à provoquer chez lui des excitations génésiques.

Si l'on crache devant lui, c'est par mépris de sa personne. Les personnes qui s'arrêtent devant sa maison sont des sodomistes ou autres individus infâmes, dont la présence autour de sa maison est une insulte à son égard. Incapable de tout travail sérieux, il voit là l'influence occulte de ses ennemis.

Persuadé qu'une ancienne servante de son père était un de ses principaux persécuteurs, il prend la résolution de la tuer. Il se rend chez elle, lui tire deux coups de revolver, et cet acte accompli, il ne témoigne aucun regret, disant au contraire qu'il était disposé d'en faire autant à l'égard de tous ses ennemis, afin que, traîné devant les tribunaux, on pût découvrir et mettre au grand jour toutes les machinations auxquelles il était en butte.

Une ordonnance de non lieu ayant été rendue, il est conduit à Charenton.

La tâche la plus délicate du médecin, voué à l'étude des maladies mentales, consiste à bien déterminer la véritable situation d'esprit des malheureux, dont le sort doit dépendre de cet examen ; et ce n'est pas seulement devant les tribunaux que sa mission est difficile à remplir, mais encore dans la vie ordinaire, devant les familles, devant l'opinion publique, et même dans l'intérieur de l'asile.

Responsabilité redoutable, soit qu'il s'agisse de soustraire un aliéné homicide à une peine infamante, à l'échafaud peut-être, soit qu'il s'agisse de priver un citoyen de sa liberté pour cause de folie, ou de faire courir un danger à la société, en lui rendant trop tôt un aliéné dont les apparences lucides peuvent cacher des propensions nuisibles.

C'est cette triple mission du médecin aliéniste, devant les tribunaux, devant la famille, devant l'interné que nous allons rapidement examiner.

Le rôle du médecin aliéniste, comme expert devant la cour d'assises, entraîne, sans contredit, la responsabilité la plus grave et la plus terrible. C'est son rapport qui façonnera en quelque sorte la conviction des jurés ; c'est la vie ou la mort qu'il tient dans sa main. C'est un arbitre suprême, qui d'un seul mot peut faire commettre aux juges une monstrueuse injustice. Aussi, l'on sait combien de soins, combien de réserve prudente, combien de réflexion et de patience le médecin aliéniste met au service de cette mission si noble et si grande, il est vrai, mais que mille difficultés rendent si difficile à accomplir.

Le jugement à porter, au point de vue de la responsabilité ou de l'irresponsabilité de l'inculpé, ne peut évidemment être soumis à des règles générales. C'est dans l'étude de l'acte commis, dans les commémoratifs, dans la façon de procéder, dans les idées spéciales qu'émet l'accusé, que l'expert va puiser une conviction intime, qu'il s'efforcera de faire partager aux juges. Et fort souvent, dans le cas spécial qui nous occupe, c'est-à-dire dans le délire des persécutions, il est très difficile de parvenir à ce résultat.

Il est évident qu'au point de vue médico-légal strict, un inculpé, qui sous l'empire soit de ses hallucinations, soit d'une impulsion irrésistible, soit d'idées délirantes spéciales, parfaitement nettes, parfaitement observées par l'aliéniste dans les discours ou dans les actes, il est évident, dis-je, que ce persécuté est irresponsable.

Mais que de difficultés à surmonter ! Que de laborieuses et patientes investigations avant d'arriver à une conviction bien nette, bien arrêtée !

Parmi les observations que nous avons déjà publiées, nous avons vu combien le persécuté savait dissimuler son état sous l'apparence d'un calme à peu près complet. Sa raison paraît suffisamment saine, et cependant nous avons vu quelles terribles idées de vengeance couvaient sous cette apparente tranquillité. D'une longanimité en apparence calculée, il s'assimile silencieusement les hostilités qui l'atteignent et il les emmagasine avec la seule préméditation de terribles représailles à venir. Nous avons vu un persécuté halluciné, Martin, mûrir en quelque sorte sa vengeance pendant de longues années, sans que rien

puisse au dehors faire soupçonner son sinistre projet, acheter des armes, s'exercer au maniement du pistolet et frapper un jour froidement la victime depuis longtemps désignée dans son esprit.

La recherche du véritable état mental de l'inculpé présentera, dans ces circonstances, des difficultés considérables. Parfois rien ne vient éclairer l'expert dans ses recherches, et ce n'est qu'après de patientes investigations qu'il parvient à découvrir la vérité. Nous avons vu un persécuté dont le trouble mental n'a été parfaitement indiqué que par le suicide. Un autre qui ne mentionne des hallucinations auxquelles il a obéi en frappant sa femme que plus de deux ans après le crime.

Disons toutefois que dans la grande majorité des cas le persécuté prend soin de désigner longtemps à l'avance la victime qu'il frappera ; il lui écrira même, l'avertissant qu'il se verra obligé de le frapper s'il ne cesse pas ses poursuites. Il écrira lettres sur lettres, au commissariat de police, au procureur, aux ministres eux-mêmes, leur dénonçant la vexation dont il est l'objet.

Ces réclamations, parfois ils sont assez heureux pour les adresser à des hommes qui comprennent leur état d'infirmité mentale et qui prennent les mesures nécessaires pour les faire admettre dans un asile d'aliénés. C'est la meilleure place qui leur convienne. Mais souvent aussi, on ne reconnaît pas qu'ils sont fous, ou bien tout en les croyant un peu malades, on est frappé de la logique de leurs propos, de leur bonne tenue, de leur apparence de calme et de raison, en dehors du sujet spécial de leurs

plaintes. On recule devant une séquestration que l'on croit insuffisamment motivée et on se borne à les tranquilliser par quelques paroles banales et à se mettre à l'abri de leurs réclamations. Que deviennent ces malades privés de l'appui de leur protecteur ? Les uns, désespérés, se suicident ; les autres ne comptent plus que sur eux-mêmes, et se font justice ; et pour peu qu'ils aient imputé à telle ou telle personne leurs malheurs, ils frappent alors sans remords et sans la moindre hésitation.

S'il est difficile parfois à l'expert de se rendre bien compte du degré de responsabilité de l'inculpé, combien lui sera-t-il plus difficile encore dans ces cas de faire partager sa conviction aux jurés. Comment faire croire à des jurés qu'un homme qui raisonne parfaitement bien ou du moins colore ses allégations d'une apparence de raison, qui avoue cyniquement son crime, qui s'est livré lui-même à la justice, qui n'éprouve aucun remords de son épouvantable forfait, comment, dis-je, leur faire croire que ce prétendu assassin n'est qu'un malade irresponsable et justiciable seulement des asiles d'aliénés ? Le crime était prémédité depuis déjà longtemps, une sorte de guet-apens a été ourdi contre la victime, c'est à l'improviste qu'elle a été frappée, et l'assassin n'est qu'un malheureux à plaindre et non un misérable à châtier ! Comment concilier ces deux faits : d'une logique dans les idées, d'un esprit de suite parfaitement normaux et d'un état mental irresponsable des actes qu'il fait commettre ! Il est évident que l'expert éprouvera dans ce cas beaucoup de peine à entraîner la conviction des jurés et les exemples ne sont pas rares de malheureux aliénés qui, malgré le rapport du

médecin, ont été déclarés responsables et condamnés sans pitié.

Lorsque le médecin aliéniste est appelé soit par la famille, soit par l'autorité, à constater l'état mental d'un persécuté, il n'hésitera pas, si le cas lui paraît indiqué, de réclamer l'internement du malade dans un asile. Beaucoup de catastrophes auraient été ainsi évitées, et la liste des crimes commis par les persécutés serait aujourd'hui bien moins longue. Malheureusement, la plupart du temps il a à lutter contre la famille qui retarde autant que possible de prendre cette décision. Nous voulons parler ici, bien entendu, des persécutés dont l'état mental se trahit à l'extérieur, soit dans les paroles, soit dans les actes. Il est évident que les persécutés qui cachent leur état mental, qui ne présentent d'anormal qu'un peu de bizarrerie de caractère, ne sont pas souvent l'objet d'un examen médical.

Au cours de leur délire, les persécutés présentent très souvent une sorte de rémission parfaitement marquée. Leurs idées délirantes disparaissent, leurs hallucinations cessent et leur état mental semble redevenir normal. Evidemment, si cette rémission est de bon aloi, le médecin qui l'a jugée comme telle, n'a pas le droit de retenir dans l'intérieur de l'asile cet ancien persécuté. Cependant, disons que des rémissions aussi nettes, aussi tranchées, sont très rares; les médecins aliénistes se méfient à bon droit de cette amélioration, qui, souvent n'est qu'une feinte de plus à l'actif du persécuté. Cependant, sollicité par la famille, il consent parfois à lui laisser quitter l'asile; mais il a bien soin d'avertir les parents d'avoir à le surveiller

attentivement et de le ramener immédiatement à l'asile, si la moindre idée délirante reparaissait. Malheureusement, ces sages conseils sont rarement suivis et lorsque le persécuté rentre à l'asile il est parfois couvert du sang d'une victime.

CONCLUSION

De tout ce qui précède nous tirons les conclusions suivantes :

Deux types principaux sont à considérer dans le délire des persécutions.

1° D'un côté les malades qui n'ont pas su donner un corps à leurs idées de persécution. Ceux-ci ne sont pas dangereux pour leurs semblables, ce sont des persécutés passifs.

2° D'un autre côté les malades, qui précisent, qui en veulent à une ou plusieurs personnes qu'ils ont déjà attaqués, soit dans leurs lettres, soit dans leurs discours. Ceux-là sont éminemment redoutables pour la société. Ils commettent des homicides.

Ces homicides, ils les commettent soit sous l'empire des hallucinations, soit par impulsion, soit encore sous la pression de leurs idées délirantes spéciales, dont les plus dangereuses sont : l'hypochondrie et la crainte d'empoisonnement.

Leur façon de procéder dans le meurtre se modifie suivant l'idée délirante prédominante.

Au point de vue médico-légal, le persécuté qui commet un crime est irresponsable.

Cette irresponsabilité est souvent fort difficile à établir, ou du moins à faire admettre aux juges.

Imprimerie des Écoles, HENRI JOUVE, 23, rue Racine, PARIS
